

**RÉPUBLIQUE DU NIGER**

**QUELQUES ASPECTS DE L'ÉVOLUTION  
DES TOUAREG DE L'OUEST**

**Edmond BERNUS**

**ETUDES NIGÉRIENNES 9**

**IFAN - CNRS**

QUELQUES ASPECTS DE L'EVOLUTION  
DES TOUAREG DE L'OUEST DE LA REPUBLIQUE DU  
N I G E R

par  
Edmond BERNUS  
Chargé de Recherches à l'ORSTOM

.....

E R R A T A

=====

- p. 16, ligne 1: lire transhument au lieu de transitent.
- p. 38, ligne 16: lire: ou effectuent de tous petits mouvements  
autour d'un point fixe (comme les IRATAFANA,  
à Bibiergou, à 5 Km au S.O. de Tondia, village  
de la rive gauche du Niger.....
- p. 81, ligne 17: lire nomadisme au lieu de nomade.
- p. 84, ligne 2: lire DRESCH au lieu de Drech.



## CHAPITRE I

### BUTS, METHODES ET CALENDRIER DE L'ENQUETE

La mission de sept mois - d'Août 1962 à Mars 1963, menée sur le territoire de la République du Niger à la demande du Commissariat Général au Plan, avait deux objectifs complémentaires :

1 - Participation à l'étude fondamentale et systématique des populations du Niger, menée par divers chercheurs du Centre de Recherches IFAN, en ce qui concerne les KEL TAMACHEK.

2 - Etudes qualitatives destinées à compléter les informations attendues de l'enquête quantitative sur l'Economie Pastorale menée parallèlement par le Service de la Statistique.

Les moyens matériels et financiers mis à la disposition de l'expert étaient les suivants :

- Véhicule tout terrain, carburant, chauffeur, entretien, interprète; crédits FAC accordés au Centre de Recherches IFAN au titre des "Etudes socio-économiques".

- Matériel de tournée, informateurs occasionnels, photos, dépenses diverses : crédits CNRS mis à la disposition du Centre de Recherches IFAN.

L'enquête s'est déroulée de la façon suivante :

Mois d'Août : brève tournée dans la région de Tahoua, avec les statisticiens chargés de la préparation de l'enquête "Economie Pastorale", M. CLAIRIN et GANON.

Recueil à Niamey de documents divers (rapports, recensements, bibliographies, etc...)

Mois de Septembre : participation à la tournée de M. le Ministre des Affaires Sahariennes et Nomades, à l'occasion de la "Cure Salée", dans les régions d'In Gall, Tegguida N'Tessem, Mandet, etc...

Mois d'Octobre : première tournée dans le cercle de Téra, avec un véhicule Land Rover appartenant à l'enquête Economie Pastorale.

A partir de la fin du mois d'Octobre, le véhicule tout terrain destiné au Centre de Recherches (un 4 x 4 Renault) étant disponible, nous avons pu commencer à nous déplacer sans dépendre de l'hospitalité ou de la bonne volonté des uns et des autres.

Jusqu'à la fin du mois de Mars, nous avons ensuite effectué :

- 3 tournées dans le cercle de Téra (poste de Bankilaré)
- 2 tournées dans le cercle de Tillabéry (poste d'Ayorou)
- 1 tournée dans le cercle de Tahoua, nouvelle prise de contact avec l'enquête "Economie Pastorale", tout au début de l'enquête proprement dite.

Au cours de ces diverses tournées, une trentaine de campements environ ont été visités, choisis un peu au hasard des rencontres et des informations diverses que nous pouvions recueillir, mais appartenant à toutes les classes de la société Touarègue (nobles, maraboutiques, anciens captifs, etc...) et pratiquant

des genres de vie et des types d'économie aussi différents que possible, des éleveurs purement nomades aux agriculteurs complètement sédentarisés en passant par tous les types intermédiaires.

C'est sur l'Ouest du pays que nos observations ont été les plus nombreuses, dans cette première phase d'un travail à poursuivre, car nul ne saurait prétendre connaître le monde nomade en quelques mois. En effet, le dépouillement préalable de la bibliographie, s'il nous donnait de nombreuses indications sur les TOUAREG "Classiques" pourrait-on dire du Sud-Saharien, de l'Aïr et de l'Azawak, laissait apparaître un vide presque complet en ce qui concerne les populations se trouvant à la limite de la zone sédentaire, en contact avec d'autres ethnies.(1)

D'autres chercheurs ayant travaillé dans l'Ouest du Niger (MM. ROUCH, RAULIN, Melle DUPIRE), avaient attiré notre attention sur l'importance du problème BELLA dans cette région ; c'est pourquoi nous avons commencé par là.

Cette étude a été menée de façon extensive, c'est-à-dire en essayant de voir, d'une façon relativement superficielle, un nombre de groupes aussi élevé et diversifiés que possible. Elle devra être poursuivie dans d'autres régions de la république du Niger, situées soit à l'intérieur du domaine de l'enquête statistique, soit en dehors - toujours dans le but d'apporter des informations complémentaires.

Au cours de cette étude extensive, on a procédé par observations directes, interviews, questionnaires assez détaillés à l'échelon du campement.

Dans une phase ultérieure, il sera procédé à des études intensives, c'est-à-dire en profondeur, d'un nombre plus restreint de groupes, dont les catégories caractéristiques auront été déterminées à la suite de cette première étude.

(1) Cf. Cl. BATAILLON, "Nomades et Nomadisme au Sahara" : "Si l'on fait le bilan des connaissances ..., on remarque les lacunes relatives de la documentation concernant le Sahara méridional et le Sahel au Soudan et au Niger." (p. 179).

C'est dire que ce rapport ne prétend nullement apporter des conclusions définitives. Il ne représente pas non plus la totalité du matériel amassé au cours de cette mission.

On a simplement essayé, dans une première élaboration des documents, de poser quelques uns des problèmes économiques, à l'échelon du campement ou des rapports entre petits groupes.

Nous espérons qu'il sera utile pour expliciter certaines données statistiques, et surtout qu'il pourra orienter et préparer des études ultérieures, plus poussées.

On trouvera en annexe la liste des documents que nous avons pu consulter et utiliser avec profit : archives trouvées dans les cercles que nous avons visités, et en particulier les rapports d'administrateurs ayant une longue et profonde connaissance du milieu nomade en général, des TOUAREG en particulier, tels ceux de MM. R. LARUE, et d'autres dans les pages qui suivent.

Que MM. les Chefs de Services, Statistique, Elevage, M. les commandants de cercle et Chefs de postes soient ici remerciés de leur accueil et de leur aide.

Nos remerciements chaleureux vont, pour terminer, à Monsieur le Ministre des Affaires Sahariennes et Nomades, pour la magnifique introduction au monde TOUAREG que fut, en sa compagnie la cure salée de 1962.

LISTE DES GROUPES ET CAMPEMENTS ETUDIÉS

Cercles Campements Dates Classe	TERA	TILLABERY	FILINGUE	TAHOUA
IMAJEREN	TINGUEREGUEDECH Bankilaré, Oct. 62  Inboram, Fév. 63	TAHABANAT In Atès Déc. 62  IRATAFANA, Bibiargou Déc. 62.		
IMRAD	LOGOMATEN Farkoy, fév.63  ALLACHATEN Diré Bangou Fév. 63.  MISSIGUINDER près Gaya Oct.62	IMRAD TAHABANAT Tasalalam, Déc.62		ITAGAN TABKI Tin Guitan Mars 63.
INESLEMEN			DAHOUHAHAK près Oumkwata Fév. 63.	
IDERFAN	IBORROLITEN Fono Fév. 63	SAWANI Ti Barey Bareyen Déc. 62.	TAMESGUIDA près Eskita Fév. 63  IDERFAN près Oumkwata Fév.63	IDERFAN In Karkadan Mars 63  TOUGOUE près Bagaré Mars 1963.
IKLAN	KEL TAFADDEST Makara, oct 62  IKLAN TINGUEREGUEDECH Illamasak & In Gari Déc. 62.  IKLAN DOUFARAFARAK Amateltel, déc.62. IKLAN LOGOMATEN Sokémi, fév. 63.	IKLAN TAHABANAT Tin Tadangawi Nov. 62 & Tidikit IBOURROUBAK Inechkou & Tinaganga nov.62  Tidikit & Tindikitan nov.62.	ARKANA Markye Mars 63	IBEROGAN IKARACHAN Amoula, près Bagaré Mars 63.

Villages de sédentarisés : cercle de Téra : Mamasey, (Irawellan), Fév. 63.  
cercle de Fil'ingué : Oumkwatta, (Iguernazan)  
Bonkougou et Touloua  
Fév. 63.

---

Campements Peul : cercle de Téra : peul DIAGOUROU, à Belsa, fév. 63.  
cercle de Fil'ingué : peul Gorgabe, près Abala fév. 63  
cercle de Tahoua : Peul Farfarou, près Bagaré mars 63.

---

Groupes rencontrés au cours de la cure salée en septembre 1962 :

In Gall : groupes Kel Dinnik

Téguida N'Tagait :

& : ) Kel Gress

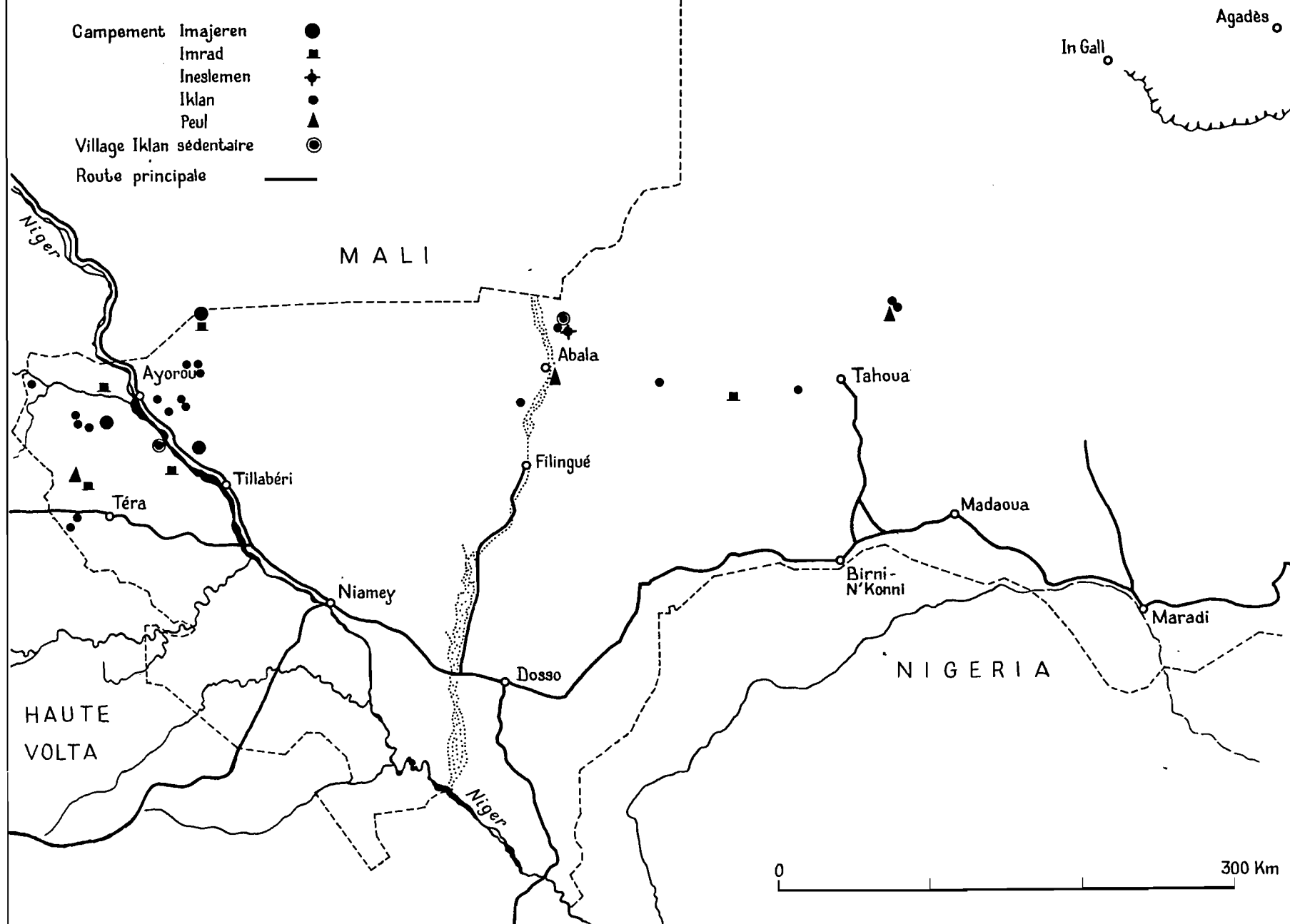
Asawas : )

In Abangarit : Kel Ahaggar.

.....

# 1. CAMPEMENTS ÉTUDIÉS

- |                          |   |
|--------------------------|---|
| Campement Imajeren       | ● |
| Imrad                    | ■ |
| Ineslemen                | ✦ |
| Iklan                    | ● |
| Peul                     | ▲ |
| Village Iklan sédentaire | ◎ |
| Route principale         | — |



CHAPITRE II

INTRODUCTION - GENERALITES

Le Sahel occupe la plus grande partie de la république du Niger ; c'est une zone de bordure, de transition, où l'on passe de la zone soudanienne occupée par les savanes arbustives que les paysans cultivent souvent d'une manière intensive, à la zone saharienne des vastes déserts, domaine des nomades blancs.

Cette région de transition est limitée très grossièrement au Sud par les isohyètes de 450 à 500 mm, au nord par ceux de 150 à 200 mm. C'est, au Niger, toute la zone comprise par les cercles de Téra, Tillabéry, Ouallam, Filingué, Tahoua, Tanout. Au nord, elle touche à la zone saharienne selon un parallèle Gao-Agadès. On peut ainsi tout de suite remarquer que la partie occidentale du Niger ne comprend que la partie Sud de la zone sahélienne, alors que plus à l'Est, à partir de Tahoua, les frontières du Niger se prolongent jusqu'en plein Sahara, en passant par toutes les transitions sahéliennes du Soudan au désert.

Zone de transition, le Sahel est aussi une zone de rencontre où les deux modes d'économie, agriculture et élevage, se trouvent le plus intimement mêlés : c'est une zone de colonisation où se rencontrent, parfois brutalement, les nomades à la recherche de pâturages, mais aussi bien souvent de terrains de cultures, et les paysans qui cherchent vers le Nord de nouveaux champs.

C'est dans cette zone que se trouvent la majorité des KEL TAMACHEK qui font l'objet principal de cette étude, et qui rassemblent tous ceux unis par la langue et la civilisation Touarègues. Ils sont plus de 200.000 dans tout le Niger, encore rattachés à une économie plus ou moins nomade. La masse de ce "monde TOUAREG" est composée par les anciens captifs - IKLAN en Tamachek, que l'on appelle plus généralement BELLA dans toute la région DJERMA-SONGHAY et BOUZOU chez les HAOUSSA.

Ils sont partout, et s'installent en pleine zone sédentaire. Cette zone est également le monde d'élection des PEULS qui s'infiltrent, dans un mouvement général vers le Nord et vers l'Est, aussi bien auprès des sédentaires que des nomades TOUAREG avec lesquels ils entrent en concurrence pour les puits et les pâturages. Ainsi le Sahel est une zone de colonisation où entrent en contact non seulement nomades et sédentaires, mais aussi nomades entre eux.

Rappelons brièvement que les KEL TAMACHEK du Niger se rattachent au grand groupe des TOUAREG qui déborde largement sur le Sud de l'Algérie, le Mali et même la Haute-Volta : on peut les diviser en cinq groupes principaux :

1°) Touareg ~~arabes~~ shariens : Ajjer et Ahaggar. Une fraction importante des AHAGGAR, administrativement rattachés à l'Algérie, nomadise dans le Tamesna, au Nord du cercle d'Agadès, jusqu'à In Aban-garit. Les TAITOK sont recensés à Agadès depuis 1946.

2°) Touareg Iforas (Mali)

3°) Touareg de l'Afr et du Damerqou (Niger) : KEL OUI, KEL FEROUAN, KEL GRESS, etc...

4°) Touareg "soudanais" : il faudrait dire plutôt "sahéliens" qui comprend la très importante confédération des IOULLEMMENDEN, avec les KEL ATTARAM (ceux de l'Ouest), centrés autour de Ménaka, et les KEL DINNIK (ceux de l'Est), autour de Tahoua.

5°) Touareg de la boucle : (Niger, Mali, Haute Volta).  
Pour le Niger, ce sont les TINGUEREGUEDECH et les DOFARAFARAK.

Les TOUAREG forment une société extrêmement hiérarchisée : à la tête, les nobles, les IMAJEREN, (sing. AMAJER), anciens guerriers, dont la force résidait dans la guerre, et les vertus de bravoure et de courage. Actuellement, ils ne forment plus qu'une fraction infime de la société Touarègue.

Les INESLEMEN (sing. ANESLEM), ou "maraboutiques", sont tous ceux qui s'occupent de religion. Ils sont souvent constitués en fractions séparées. Leur rôle était traditionnellement celui de professeurs, de conseillers et de juges en tout ce qui concerne la loi et les traditions musulmanes.

Les IMRAD (sing. AMRID), sont les hommes libres, en position de vassalité vis à vis des IMAJEREN, auxquels ils payaient autrefois des redevances. (Ils sont appelés DAGHA en Songhay ).

Ces trois catégories d'hommes libres (ILLELAN sing. ELLELI) se distinguent du monde des captifs noirs surtout par leur origine : ce sont des berbérophones de race blanche venus d'Afrique Septentrionale (1) à des époques diverses et en vagues successives, qui ont soumis ou assimilé les populations rencontrées sur leur passage, ou razziaées au cours de guerres plus au Sud en pays soudanais. On désigne ces populations d'origines très diverses sous le nom d'IKLAN (sing. AKLI). Actuellement, ils forment la masse de la société touarègue, et on les retrouve partout. Suivant le degré de relations qu'ils entretiennent avec leurs maîtres, on distingue :

- les IDERFAN, libérés par leurs maîtres, souvent depuis fort longtemps, parfois plusieurs générations, ~~mais~~ que les IRAWELN, qui eux, se sont souvent sédentarisés, bien que plus récemment libérés.

- les IBORROLITEN, sont des métis, nés de mariages entre IMRAD et IKLAN, par exemple, et libérés par leurs parents.

- les IKLAN N'EGUEF, "captifs de dunes", que l'on trouve surtout dans la région de Tahoua, sont les bergers et cultivateurs des IMAJEREN, installés au Sud de leurs anciens maîtres, en fractions séparées.

(1) cf. J. NICOLAISEN : Relations politiques et sociales chez les Touareg de l'Aïr et de l'Ahaggar.

- enfin les IKLAN de tente, vivant encore en symbiose avec leurs maîtres, comme de véritables serviteurs.

Formant une caste un peu à part sont les INADAN (sing. INAD) qu'on appelle souvent forgerons (GARASSA en Songhay), mais qui en fait, sont les artisans, travaillant le cuir, les métaux et le bois. Ils ne vivent pas en fractions séparées, mais sont répartis dans les campements des diverses classes de la société Touarègue.

Beaucoup d'IKLAN n'ont plus que des contacts très lointains avec leurs anciens maîtres : cette société hiérarchisée est en pleine évolution du fait de la libération accélérée des IKLAN qui se mettent de plus en plus à la culture pour leur propre compte : ainsi, à la hiérarchie traditionnelle des castes et des classes sociales, qui intéressent plutôt l'ethnologue, nous préférons distinguer, dans une première partie, pour la commodité de notre exposé, les nomades purs, qui s'adonnent exclusivement à l'élevage, des semi-nomades, qui, à leur activité purement pastorale joignent une activité agricole. Enfin nous distinguerons dans une troisième catégorie les sédentarisés, qui ont abandonné la vie nomade pour vivre dans des villages à l'image des populations paysannes SONGAY, DJERMA ou HAOUSSA qui les entourent.

Dans une seconde partie, nous exposerons comment les différentes classes s'adaptent à la rapide évolution de leur société et du Niger tout entier.

. . . . .

### CHAPITRE III

#### LES DIFFERENTS TYPES DE TRANSHUMANCE

La vie du pasteur nomade est rythmée par les saisons, plus précisément par la quantité d'eau disponible aux différentes périodes de l'année. Ainsi on ne peut entreprendre de décrire les différents types de transhumance sans rappeler brièvement les différentes saisons qui se succèdent au cours de l'année dans le Sahel.

1 - AKASA : la saison des pluies, de la fin du mois de Juin à fin Septembre : la température baisse légèrement, l'air est humide ; c'est l'époque de la "cure salée" (voir plus loin), et de la remontée extrême vers le Nord des purs nomades.

2 - RARAT : saison intermédiaire, d'octobre à mi-novembre. La chaleur est plus forte, l'air encore humide. Pour les nomades purs, c'est le retour de la "cure salée", pour ceux qui cultivent, c'est la récolte du mil.

3 - TAGREST : la saison froide, de mi-novembre à mi-mars, la température baisse et atteint son minimum, l'harmattan souffle (ESSAMET WAN TAGREST).

4 - WELLIN : la saison chaude, de mi-mars à fin-juin. La température s'élève, mais l'air reste sec.

La "cure salée" est une transhumance traditionnelle chez tous les éleveurs nomades ; elle correspond au besoin en sel des animaux, qu'il est souvent difficile de satisfaire par un apport extérieur, qui exigerait des sorties d'argent. Par bonheur, beaucoup de terres du Sahel sont riches en sels minéraux en raison de la forte évaporation. Elles attirent traditionnellement les nomades pendant

La saison des pluies (AASA). C'est alors la remontée vers le Nord des immenses troupeaux à la recherche de pâturages salés, de sources et de puits d'eau saumâtre, ou de terre natronnée, laissant la place, plus au sud, aux cultures pendant l'hivernage. Cette "cure salée" (TANEKERT) provoque donc une concentration humaine relativement forte dans les régions désertes pendant la plus grande partie de l'année ; c'est le cas du Fako Maïdoulou, au Nord d'ABALA, dans la vallée de l'Azawak, où PEUL et BELLA se rassemblent à ce moment là. C'est le cas des Teguida, à l'Ouest d'Ag adeg : Teguida N'Tessem pour les TOUAREG KEL DINNIK, Teguida N'Tagaït pour les KEL GRESS. Nous verrons aussi que cette pratique pastorale se double d'un fait social particulièrement important, à l'époque où la pluie donne une nouvelle vie à la végétation, surtout pour les purs nomades qui vivent tout au long de l'année en petits groupes très restreints et sans contacts les uns avec les autres.

#### I - LES PURS NOMADES

Les purs nomades sont en général peu nombreux dans l'Ouest du pays ; infime minorité dans le cercle de Tera, ils sont plus nombreux dans ceux de Tillabéry et Filingué et plus encore dans celui de Tahoua.

En effet, dans l'Ouest du Niger, les nomades ne disposent d'aucune zone où les cultures soient interdites et où ils puissent faire pâturer leurs troupeaux sans danger pour les récoltes ; car la frontière du Mali suit à peu près le parallèle qui, plus à l'Est, forme la frontière septentrionale des cultures, telle qu'elle a été fixée par arrêté en Mai 1961. Ainsi ces nomades se trouvent à cheval sur deux états : au Niger se trouvent leurs lieux de parcours en saison sèche, au Mali ceux de l'hivernage.

A Téra (poste de Bankilaré), à Tillabéry (poste d'Ayorou) les nomades sont recensés au Niger, c'est-à-dire sur leurs lieux de parcours de saison sèche. A Filingué, (poste d'Abala), par contre, bon nombre de nomades sont recensés à Ménaka (Mali), alors qu'ils nomadisent la plus grande partie de l'année sur le territoire du cercle de Filingué, tels les **DAHOUSSAK**, qui s'éparpillent en saison sèche en petits campements près d'Abala et même jusque dans l'**Imanan**. Il semble qu'il y ait là un manque de cohésion dans la politique de recensement entre les deux états.

Ainsi, dans tout l'Ouest, les nomades sont frontaliers. Dans le cercle de Téra, ils se tiennent en saison sèche aux alentours du Gorouol. Dans celui de Tillabéry, ils font de petits mouvements autour des mares d'In Atès, Tingara, et parfois Amalaoualo (au Mali). Dans le cercle de Filingué, ils restent les plus nombreux aux environs d'Abala.

Dès la saison des pluies, ces nomades franchissent la frontière pour se rendre aux terres salées (AHARA) ; sur la rive Gourma, à l'intérieur de la boucle du Niger, ils quittent les rives du Gorouol pour se rendre dans la région de Tessi, à 70 km au Nord. Dans la région d'Ayoroules **TAHABANAT** (**IMAJEREN** et **IMRAD**), vont vers le Nord, soit à l'Est de Gao (**IMENAS**, **INDEURSAN**), soit au Nord de Menaka (**INFADIMATA**, **TAZZEIT**) (cf. carte 2).

L'année dernière, en 1962, ils ne se sont pas rendus sur ces emplacements traditionnels car ils nous ont dit avoir rencontré des difficultés auprès des autorités du Mali. Ils se sont contentés d'aller dans la région frontalière, à Inteilalé, Tin Tajemnt et Danguerouz. En temps ordinaire, leur transhumance dure trois, parfois quatre mois. Leur marche est lente : à chaque étape, on s'arrête deux ou trois jours. lorsqu'ils ont regagné leurs pâturages de saison sèche, autour

des mares d'In Atès où e Tin Gara, le campement ne se déplace plus guère ; par contre les animaux (bovins et ovins) sont envoyés, sous la garde de bergers sur les rives du fleuve, vers Beibaten, où l'on trouve aussi de la terre salée. C'est en somme une petite "cure salée" de saison sèche, mais qui n'entraîne pas tout le groupe humain.

Les nomades du cercle de Tahoua ont tous leurs terrains de parcours au Niger, et pour eux, aucun problème de frontière ne se pose. Ce sont des TOUAREG appartenant à la Confédération des IOULLEMMENDEN de l'Est, les KEL DINNIK, séparés de la branche occidentale (les KEL ATTARAM) centrés autour de Ménaka, pour des raisons historiques relativement anciennes.

Les KEL DINNIK ont des itinéraires bien connus (1). En saison sèche, ils font de petits mouvements autour d'un puits dans un périmètre assez limité. En saison des pluies, à partir d'Août, ils montent vers le Nord à la "cure salée". Les KEL DINNIK ont été divisés en huit groupes par l'Administration française qui a voulu morceler les trop puissantes fractions, et surtout émietter le pouvoir de l'Amenokal de la confédération à la suite de la révolte de 1917.

Chaque fraction a son itinéraire particulier. Très grossièrement, on peut ainsi résumer par groupe la transhumance :

- Le 1er et le 6ème groupes nomadisent dans l'Ouest de la subdivision : en saison sèche, à Tillia et Tasara, aux pluies vers Tasatakoret, Midal et Mentès.

- Le 2ème groupe se tient près d'Abalak, et l'été se déplace vers In Gall

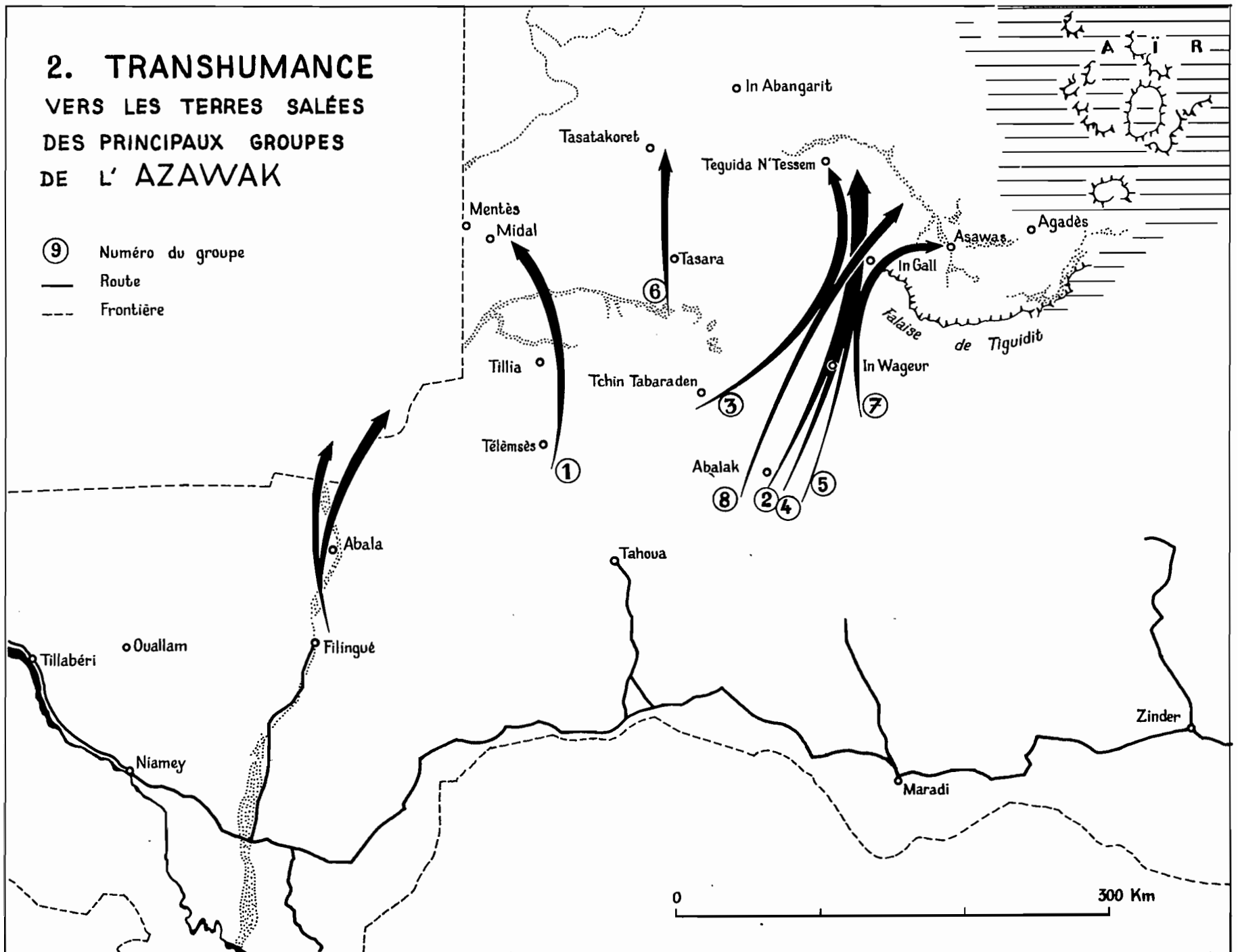
- Le 3ème groupe, près de Tchintabaraden, se rend à la cure salée à Téguidda N'Tessem.

- Le 4ème et le 5ème groupes, qui se tiennent à l'Est d'Abalak, à Chin Aramed en saison sèche, vont à In Gall et à Téguidda N'Tessem à la cure salée

(1) cf. F. NICOLAS : La transhumance chez les Iullemmenden de l'Est. Trav. de l'Inst. de Rech. Sahar., T. IV, 1947, pp. 111-126, 1 carte.

## 2. TRANSHUMANCE VERS LES TERRES SALÉES DES PRINCIPAUX GROUPES DE L' AZAWAK

- ⑨ Numéro du groupe  
— Route  
- - - Frontière



Le 7<sup>ème</sup> groupe qui passe la saison sèche à Tamaya et In Waggeur, se rend en hivernage à Asawas et Teguidda N'Tessem.

- Enfin le 8<sup>ème</sup> groupe, qui se tient à Asos (au Sud d'Abalak), se rend à Aselila (près d'In Gall) pour la cure salée.

Tous, sauf ceux des 1<sup>er</sup> et 6<sup>ème</sup> groupes passent par In Gall.

Tous ces nomades ont des habitudes de parcours extrêmement précises : leurs itinéraires ne varient guère et chaque fraction a ses pâturages et ses puits bien déterminés. Seule peut changer la date de départ pour la cure salée, selon que les pluies ont été plus ou moins précoces. C'est en cela que les Touarèg se distinguent des PEUL, dont les habitudes sont moins régulières, et qui brusquement changent de zone de nomadisation et envahissent des pâturages qu'un long usage avait réservé à telle ou telle fraction Touarègue, ce qui provoque naturellement des conflits plus ou moins violents.

Ce qui caractérise la vie des nomades purs, c'est l'importance que prend pour eux la cure salée : elle dure, en général, de début Août à fin Septembre, parfois jusqu'à Novembre (pour les Tahabanat d'Ayorou). Tous les habitants des campements, les vieux comme les jeunes, les malades et même les mourants, participent à cette transhumance saisonnière, et personne ne reste dans le Sud. C'est à cette occasion que les campements se regroupent, alors qu'en saison sèche, on ne rencontre ici et là que des campements de 7 à 8 tentes, à la cure salée, les rassemblements de 30 à 40 tentes ne sont pas rares. C'est donc une occasion de vie sociale, de rencontres, de réjouissances, d'étalage de beaux vêtements. La cure salée dure souvent assez longtemps ; la montée vers le Nord est lente car les animaux sont fatigués par la sécheresse et les grosses chaleurs des mois précédents.

Prenons le cas des KEL ARLAL du 2ème groupe de Tahoua, que nous avons rencontrés en Septembre 62 près de Tegui N'Tessem : partis de la région d'Abalak, ils avaient mis un mois et demi pour gagner les sources salées ; on voit que la transhumance est lente. Les 280 km avaient été parcourus en 18 étapes, soit en moyenne 15 km pour chacune d'elles, séparées par des arrêts d'un ou deux jours.

Arrivés aux terres salées, les chameaux vont s'abreuver à l'eau natronnée de Teguida N'Tessem ou aux sources de Guélélé ou d'Aselik. Ils pâturent dans les environs et retournent s'abreuver tous les deux ou trois jours.

Les bovins s'alimentent avec la terre salée (Ahara), que l'on creuse dans la plaine de Guélélé avec des lances, ou avec des houes dans le Fako Maidoulou, au nord de Filingué.

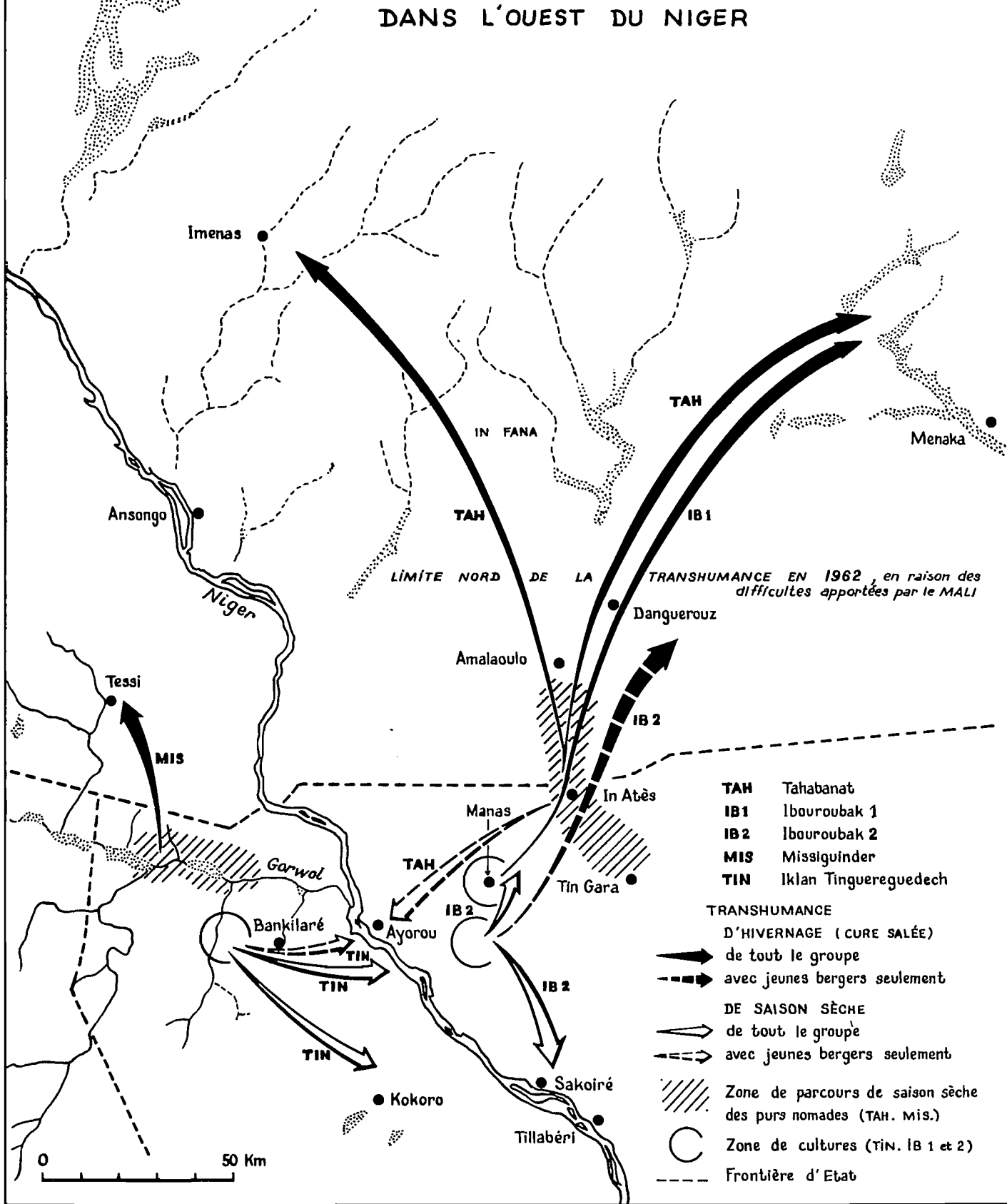
Le retour vers le Sud commence fin Septembre, et il est très lent, plus encore que l'aller peut-être, car les animaux sont gonflés par le sel et ne doivent pas faire d'efforts excessifs.

Au retour de la cure salée, les IKLAN s'arrêtent pour faire la récolte du fonio sauvage (Ichiban) ; c'est un temps d'arrêt sur la route du retour, à Danguerous pour les nomades d'Ayorou, à Tamalet pour ceux de Filingué.

## II - LES NOMADES CULTIVATEURS

Les nomades purs trans<sup>hument</sup> sans autre exigence que de trouver des pâturages pour leurs troupeaux. Par contre, les nomades qui s'adonnent tant soit peu à l'agriculture se voient contraints de concilier les exigences des travaux des champs avec celles de la subsistance du troupeau. Beaucoup ne renoncent pas à leurs habitudes nomades et chaque année se rendent à la cure salée. Mais leur départ est retardé par les ~~sons~~ et les sarclages qui suivent.

### 3. TYPES DE TRANSHUMANCE DANS L'OUEST DU NIGER



- TAH** Tahabanat
- IB1** Ibouroubak 1
- IB2** Ibouroubak 2
- MIS** Missiguinder
- TIN** Iklan Tinguereguedech

- TRANSHUMANCE**
- D'HIVERNAGE (CURE SALÉE)**
  - de tout le groupe** (thick solid arrow)
  - avec jeunes bergers seulement** (dashed arrow)
  - DE SAISON SÈCHE**
  - de tout le groupe** (thin solid arrow)
  - avec jeunes bergers seulement** (dashed arrow)
  - Zone de parcours de saison sèche des purs nomades (TAH. MIS.)** (hatched area)
  - Zone de cultures (TIN. IB1 et 2)** (circle)
  - Frontière d'Etat** (dashed line)

Prenons le cas des BELLA IBOUROBAK d'Ayorou. Ils cultivent à Manas à 35 km à l'est d'Ayorou. En saison sèche, ils font de petits mouvements au sud de leurs terrains de culture, et à proximité des puisards de Tidikit. A la saison chaude, à partir de fin mars, ils se rapprochent des montagnes de Tin Tadangawi, situées plus à l'Est, et là ils construisent des cases sommaires en paille (Ekarban, pl. Ekarbanen), qui sont plus fraîches. Ils restent là jusqu'aux premières pluies en Juin. Ils abandonnent alors les Ekarbanen, et se rapprochent de leurs champs en utilisant à nouveau la tente. Ils procèdent aux semis, puis aux sarclages de leurs champs, et c'est seulement après qu'ils partent pour la cure salée. Ils vont aux mêmes endroits que les nomades purs (TAHABANAT, -IMAJEREN et IMRAD). En 1962, comme ces derniers, ils ne sont pas allés aussi loin que les années précédentes, prétendant en avoir été empêchés par les autorités maliennes. Ils ont seulement atteint In Teilalé, sur la frontière du Mali. Pour y aller, ils ont mis 7 jours : trois jours pour gagner Tatakarat (à 45 km au NNE de Manas) où ils restent deux ou trois jours. Puis en deux jours ils gagnent In-teilalé, à 25 km au nord de Tatakarat. Là, ils creusent à la houe la terre salée et la font manger à leurs animaux, bovins, ovins et caprins. Ils restent là trois jours, et reviennent lentement, en une dizaine de jours jusqu'à leurs champs, pour ne pas fatiguer leurs animaux. Dans cette fraction de BELLA IBOUROBAK, tous les membres de la famille vont à la cure salée, personne ne reste sur les champs. Mais il est évident que cette année, en raison d'évènements extérieurs au groupe, cette transhumance a été plus courte que de coutume. Ainsi ces BELLA cultivateurs rejoignent les purs nomades partis avant eux et les précèdent sur le chemin du retour car les récoltes les appellent. Ils effectuent donc la même transhumance, mais à un rythme accéléré. Ainsi chez ces nomades, les travaux agricoles obligent à raccourcir la durée de la cure salée, mais celle-ci reste encore une manifestation collective de tout le groupe.

Chez d'autres Bella des groupes IBOUROBAK et TAIABANAT rencontrés en novembre 1962 à Ineckkou (30 Km à l'Est d'Ayorou), dans un même campement de 21 tentes, la vie nomade avait pris une autre forme: en saison sèche, ils se tiennent vers les puisards d'Ineckkou, où nous les avons rencontrés. Puis, à partir de Décembre, ils se fractionnent. Certaines familles vont vers le Nord près de la mare d'Ouletamanas (20 Km au Nord d'Ineckkou), d'autres, au contraire, se dirigent vers le Sud, jusqu'aux environs du village de Sakoira. D'autres enfin restent sur place. A la saison chaude, ils se rassemblent à l'Ouest d'Ineckkou, où ils trouvent de l'eau et des pâturages, et où ils construisent des paillottes sommaires (ekarbanen).

A la saison des pluies, tous se rapprochent des champs pour les semis. A ce moment-là, les jeunes gens, mariés ou célibataires, partent avec leurs familles à la cure salée; ils vont eux aussi à la frontière du Mali: Tatakarat, In Teilalé, Tin Tagent. Les hommes plus âgés restent pour faire les semis et les sarclages; une fois ces travaux terminés, ils partent à leur tour vers le Nord, pour la récolte du fonio sauvage, à Bangueur, et là, ils retrouvent les jeunes gens et les troupeaux qui reviennent de la cure salée. Ensemble ils regagnent leurs champs, et en Septembre-Octobre, ils font les récoltes. Ainsi, chez eux, la cure salée n'est plus une manifestation collective, et c'est déjà un signe de l'importance que prend chez eux l'agriculture.

### III - LES SEMI-NOMADES

Nous en arrivons à un troisième type de Nomades que nous distinguons du précédent par le fait qu'il vit de plus en plus autour de son champ, et n'effectue que des mouvements d'assez faible rayon. Dans la région de Danlilaré, la plupart des nomades que nous avons rencontrés étaient de ce type.

Par exemple, un groupe de LOGOMATEN (de classe IMRAD) cul-  
tive à Farkoy, à dix kilomètres au sud du village de Taratako. Ils  
passent toute la saison sèche à cet endroit où ils construisent des  
cases-tortues, en forme de coque renversée (Ekarbanen), extrême-  
ment bien faites, et rappelant la tente par leurs couvertures latérales  
et leur allongement. Ils restent là pendant la saison chaude également,  
et ne se déplacent qu'aux pluies, à 3 ou 4 km vers le sud. Ils démon-  
tent alors les Ekarbanen qu'ils reconstruisent sur ce nouvel emplacement.  
Ce déplacement a d'ailleurs pour but unique d'éloigner les troupeaux des  
champs, après les semis, les jeunes gens conduisent les animaux aux  
terres salées vers Beygourou (20 km au sud de Farkoy), en utilisant  
les tentes. Ils y restent 15 jours ou un mois, après la récolte. Pendant  
ce temps, les hommes plus âgés restent auprès des champs, revenant à  
leur emplacement de saison sèche lorsque les récoltes sont finies, et  
vivant toujours sous les Ekarbanen. Ainsi la cure salée n'est plus la  
grande transhumance vers le Nord, ce n'est qu'un mouvement limité, de  
faible rayon, accompli par les seuls jeunes gens. L'usage de la tente  
n'est plus désormais que sporadique, et le fait des seuls bergers.

Les IBORROLITEN (métis de BELLA et d'IMRAD) qui cultivent  
à Fono (à 12 km au sud de la mare d'Ossolo), ne s'écartent que peu  
de leurs champs au cours de l'année. Ils construisent sur les champs  
de très grandes Ekarbanen, comme celles des LOGOMATEN : ce sont des  
habitations très élaborées, qui sont le signe d'un habitat quasi per-  
manent. Ils ne les quittent qu'aux premières pluies, et après avoir  
procédé aux semis, ils se dirigent alors vers le Nord avec les trou-  
peaux, à 5 ou 7 km de leurs champs, à la hauteur de la route Deri-Téra.  
De là, ils reviennent sur les champs pour effectuer les sarclages,  
les animaux, ainsi éloignés, ne risquent pas d'occasionner des dégâts  
aux cultures. Une fois les sarclages terminés, les jeunes gens vont  
vers le Nord avec les troupeaux jusqu'à Kiral (une vingtaine de kilo-  
mètres au nord des champs). Ils vivent sous des tentes, alors que le

reste de la famille , resté à mi-distance, s'abrite sous des pillotes.

Lorsqu'arrive le moment des récoltes, les jeunes gens se rapprochent avec les troupeaux, tout en demeurant à une certaine distance des champs, et de là, on va récolter. Une fois les récoltes terminées, tout le monde revient s'installer sur les champs, chacun sur le sien par petits groupes de 2 à 3 Ekarbanen.

Enfin les BELLA (IKLAN IMAJEREN) des TINGUEREGUEDECH qui cultivent près de Bankilaré à In Gari et Illamazak, et qui étaient des bergers des nobles de Bankilaré, ainsi que les IKLAN IMAJEREN des DOUFAPARAK qui cultivent près du village de Teguey, ont un campement quasiment fixe d'Ekarbanen construites avec beaucoup de soin, à un ou deux kilomètres de leurs champs. Certains y résident pendant la saison des pluies, et de là vont faire les travaux agricoles. Après la récolte, chacun va s'installer sur son champ, sous la tente, et les animaux fument le sol. Au cours de la saison sèche, les troupeaux sont emmenés par les jeunes gens, ou chez certains, par tout le groupe, aux terres salées de Kokoro (50 km au sud-est de Bankilaré), ou à celles qui sont situées en bordure du fleuve, près du village Songhay de Kandadji (25 km à l'est de Bankilaré). Ils y partent avec la tente, et en reviennent au bout d'un mois. A la saison chaude, ils construisent des Ekarbanen sommaires, près des points d'eau.

Chez tous ces semi-nomades, la cure salée d'hivernage qui autrefois était traditionnelle, a été abandonnée, au lieu de se diriger vers le Nord, au delà du Gorouol, vers Tessi, ils restent toute la saison sèche à proximité des champs. Ils vont seulement en saison sèche aux terres salées, vers l'Est, car alors leurs troupeaux ne risquent pas de détruire les récoltes d'une région très cultivée ; ce sont désormais les travaux culturaux qui règlent la transhumance.



Fig. 4 — Bella IBAWAN creusant un puisard aux environs de Bankilaré.



Fig. 5 — EKARBANEN, habitat semi-permanent des BORROLITEN, près de Fonc.  
En Février 1963, le campement est vide.



Fig. 6 — Abreuvement au puits d'Oumkwata. On remarque 4 groupes puisant de l'eau : à droite, Peuls BORORORO, tirant à la main, au centre et à gauche, groupes de Bella aidés d'un chameau et d'un bœuf tracteurs (hors de la photo), dont la corde s'enroule autour d'une poulie.



Fig. 7 -- Bovins mangeant la terre salée aux environs de Beibatén.

Près d'Ayorou, sur la rive HAOUSSA du fleuve, nous retrouvons exactement les mêmes contraintes qu'exercent les travaux des champs sur les nomades. Des SAWANI (qui sont des IDERFAN, c'est-à-dire des captifs libérés par leurs maîtres depuis une époque reculée), qui cultivent à Ti-Barey Bareyen (9 km à l'Est d'Ayorou), ne participent pas à la transhumance d'hivernage vers les terres salées du Nord. Ils font de petits mouvements, campant sous la tente, pendant toute la saison **froide**. A la saison chaude, ils se rapprochent de Garey (5 km au Sud de leurs champs), et là, ils construisent des Ekarbanen sommaires, qui sont les habitations qui protègent le mieux de la chaleur. A la saison des pluies, ils habitent tout près de leurs champs, dans des paillotes rondes en paille (Attaram, pl. Attaramen), comme en construisent les sédentaires, et ils font semis et sarclages. A ce moment là, les jeunes gens vont aux terres salées toutes proches de Beibaten (à 10 km au S.W. ), le long du fleuve, alors que le reste de la famille ne quitte pas les champs. Puis ils partent de nouveau sous la tente vers Garey, au Sud, pour récolter le fonio sauvage, d'où ils reviennent pour la récolte du mil. Ainsi, ces IDERFAN utilisent au cours de l'année trois types d'habitat : Attaramen pour la saison des pluies, Ekarbanen pour la période des chaleurs, tente tout le reste du temps.

Vers Tahoua, des IDERFAN également, cultivant dans la région d'In Karkadan (30 km à l'Ouest de Tahoua), restent aussi de plus en plus centrés autour de leurs champs ; à la saison des pluies, les jeunes gens accompagnent les troupeaux vers le Nord aux terres salées d'Iguelin. Il faut compter un mois pour s'y rendre. Cette année (1962) aucun jeune homme du campement n'y est allé : ils confient dans ce cas leurs bovins aux PEUL des environs, depuis l'époque des semences jusqu'à la fin des récoltes moyennant 100 francs par animal.

Ils utilisent également trois types d'habitat : pendant la saison chaude, Ekarbanen extrêmement sommaires, qui, malgré un même

nom, n'ont rien à voir avec celles de la région de Téra : ce sont de simples abris de branchages, recouverts de tiges de mil.; paillotes rondes en paille sur les champs à la saison des cultures, la tente le reste du temps, avec laquelle ils effectuent de tout petits déplacements.

Ces IDERFAN se rendaient tous à la cure salée il y a une vingtaine d'années. Actuellement, ils ont recours à des bergers PEUL. C'est là la marque de l'importance que prend chez eux la vie des champs, comme nous allons le voir chez les anciens nomades sédentarisés.

#### IV - LES SEDENTARISES

Enfin, nous appelons "Sédentarisés" les anciens nomades qui se sont fixés définitivement dans un village permanent. C'est le cas par exemple, sur la rive GOURMA, du villa de Mamasey (dont le nom Tamachek est Toumoumouchi), habité par des IRRAWELAN, qui dépendaient autrefois des Imajeren IRATAFANA, installés sur l'autre rive. De même, sur la rive HAOUSSA, le village de Beibaten. Dans le cercle de Filingué, ce sont tous les Touareg et Bella de l'Imanan, à Bonkoulou, du Tagazar, à Tabla, ou le village d'Oumkwata, au Nord d'Abala, et de Takawat près de Filingué.

La sédentarisation définitive est marquée :

- par un habitat permanent : cases en banco le plus souvent
- par l'abandon des pratiques pastorales : les troupeaux sont confiés, contre rémunération, aux PEUL du voisinage, qui les emmènent aux terres salées du Fako Maidoulou (cercle de Filingué), ou les tiennent simplement éloignés des champs. Ces bergers sont le plus souvent rétribués en mil. A Mamasey, par exemple, une gerbe de mil pour un boeuf. A Bonkoulou, une botte de mil et 100 francs pour un boeuf.
- enfin, pour les villages de nomades sédentarisés isolés en

zone sédentaire, c'est l'abandon progressif de la langue Tamachek, au profit de la langue dominante dans la région, c'est ainsi qu'à Mamasey, les jeunes parlent Songhay, et le nom Songhay du village a prévalu dans l'usage administratif, ce qui n'est pas le cas pour le reste de la toponymie des zones habitées par les Touareg. En effet, ils sont désormais rattachés administrativement à la chefferie du canton sédentaire, Songhay, ou Haoussa, suivant le cas, et n'ont plus que des liens "historiques" et ténus avec leur groupe d'origine.

A Oumakwata, c'est la langue Haoussa qui prend de plus en plus d'importance.

Signalons toutefois que les Touareg de l'Imanan et du Tagazar, qui se sont sédentarisés avec leurs BELLA, en occupant complètement ces deux cantons où ils sont les maîtres, ont conservé plus facilement l'usage de leur langue et leurs traits culturels originaux.

Dans ce premier chapitre, nous avons examiné différents types de transhumance. Nous sommes partis des purs Nomades, pour en arriver aux cultivateurs sédentaires, qui ne nous intéressent que dans la mesure où ils sont d'anciens nomades.

Mais cela ne signifie pas que ces différents types soient des stades successifs d'une évolution se terminant obligatoirement par la sédentarisation totale. Depuis longtemps déjà, les IMAJEREN avaient des IKLAN qui cultivaient pour eux à la limite de la zone sédentaire, et qui leurs fournissaient le mil dont ils avaient besoin, tout en étant les bergers d'une partie de leurs troupeaux.

Mais il est certain que le phénomène de la libération des IKLAN a provoqué l'extension des surfaces cultivées : les IKLAN cultivant désormais pour leur propre compte, se sont rendus compte du profit qu'ils pouvaient retirer de la vente du mil, et donc cultivent davantage, de même que les IKLAN de tente qui, ayant abandonné les campements de leurs maîtres viennent s'installer dans une zone où ils peuvent défricher des champs.

Ainsi chaque groupe se trouve devant une situation nouvelle qui ne cesse d'évoluer, et il doit trouver de nouveaux moyens pour assurer sa subsistance ; nous allons voir comment cette évolution crée de nouveaux rapports entre les groupes, entre les classes, et provoque souvent des conflits.

#### CHAPITRE IV

##### LES DIFFERENTES CLASSES DE LA SOCIETE TOUAREGUE : LEUR EVOLUTION ET LES CONFLITS QUI EN RESULTENT.

Pour bien comprendre l'évolution actuelle, il faut se rendre compte qu'avant l'intervention coloniale, la société Touarègue formait un tout cohérent et hiérarchisé, basé sur la prépondérance d'une aristocratie guerrière, les IMAJEREN ; comme nous l'avons brièvement rappelé dans le premier chapitre, c'étaient eux qui offraient la protection aux tribus vassales d'hommes libres ou de captifs, dans le cadre de confédérations politiques et guerrières (ETTEBEL, litt. "tambour de guerre") (1) en échange de redevances diverses. Ils conduisaient, au nom et quelques fois à l'aide de leurs tributaires, les expéditions guerrières et les ~~razous~~ contre les sédentaires (lutte des Touareg TINGUEREGUEDECH, sur la rive Gourma, contre les SONGHAY), ou contre d'autres confédérations Touarègues (lutte des IOULLEMENDEN KEL DINNIK de Tahoua, au cours de la seconde partie du XIX ème siècle, contre les KEL GRESS, contre les KEL ATTARAM de Ménaka, et tout à la fin du siècle, contre les KEL AHAGGAR.

Or, dès la conquête, les Français eurent en vue la pacification des territoires conquis, et prirent rapidement des mesures pour l'assouplissement de la condition servile des IKLAN (2).

A la suite de la révolte générale des Touareg en 1917, la répression, très dure, morcela les confédérations pour les affaiblir, et permit à bien des IKLAN de se libérer. Or, dès lors que les rapports

- (1) NICOLAISEN ; Relations politiques et sociales chez les Touareg de l'Aïr et de l'Ahaggar.
- (2) M. SELIER : Note sur l'histoire et le peuplement du cercle de Niamey, chap. VI : "Dans le Tagazar et l'Imanan, tous les efforts portent sur l'affranchissement des tribus Bella". (1904)

entre nobles et vassaux, entre maîtres et serviteurs sont mis en cause, les IMAJEREN voient leur économie se transformer complètement (de même que les IMRAD et INESLEMEN qui possédaient eux aussi leurs propres IKLAN). Ils essaient par tous les moyens de conserver l'état antérieur, mais privés des guerres qui étaient leur raison de vivre (et leur façon de s'enrichir), ils sont impuissants à maintenir leur autorité : dans un pays pacifié, leurs tributaires n'ont plus besoin d'eux.

La libération des captifs est un phénomène qui a toujours existé : un AKLI peut être libéré pour des services éminents rendus à son maître, ou par un "geste pieux" de la part de celui-ci. Nous avons déjà vu que les IDERFAN sont des affranchis, bien souvent de longue date ; mais cet affranchissement était toujours le fait du maître, qui lui seul en décidait. Ainsi le mouvement massif de départ des IKLAN crée une perturbation complète dans cette société ; les IMAJEREN, comme les IMRAD et les INESLEMEN ne peuvent pas s'y opposer, et se trouvent démunis désormais d'une main d'oeuvre servile qui au loin les ravitaillait en mil, gardait les troupeaux et les abreuvait, et dans la vie même du campement s'occupait de toutes les tâches domestiques.

On assiste donc à une fragmentation de cette société au détriment de l'aristocratie guerrière, privée désormais à la fois de ses butins de guerre et de ses redevances.

En général, la proportion des IKLAN dans le groupe Touarèg augmente du Nord au Sud. Les chiffres donnés par le Commandant REEB (1), quoique très anciens, sont cependant significatifs ; dans le cercle de Gao (Mali), les IKLAN de la circonscription de Kidal représentaient 13 % du total du groupe Touareg, contre 44 % à Ménaka.

(1) cf. REEB : les Noirs au sein de la société Touarègue (Soudan - Niger) conf. CHEAM 1948.

Au Niger, dans le cercle d'Agade , la proportion des IKLAN était de 28 %, contre 70 % à Tahoua. Et plus au Sud, en pleine zone sédentaire, à Ayorou et Bankilaré (1), la proportion est encore plus forte, puisqu'elle dépasse 80 %. Au cours des guerres les Touaregs firent de nombreux captifs chez les sédentaires, qui s'installèrent dans les marges méridionales. C'est pourquoi beaucoup d'Iklan s'étaient constitués en fractions séparées ne relevant plus <sup>que</sup> de l'Amenokal, ou parfois de leur ancien maître, mais vivant souvent à grandes distances des IMAJEREN (ou des IMRAD) dont ils dépendaient.

#### I - L'EVOLUTION DEMOGRAPHIQUE DES DIFFERENTES CLASSES

Il est souvent difficile de se faire une idée exacte de la répartition numérique des différentes classes, les recensements administratifs continuant souvent à rassembler dans la famille d'un même chef des IKLAN qui ont été libérés depuis longtemps. Et dans les campements d'IMAJEREN, il est parfois délicat de distinguer nobles et serviteurs qui vivent en symbiose presque comme les membres d'une même famille.

Mais la suite de ce rapport montrera à quel point la distinction entre les classes est importante, par la différence de comportement et de problèmes économiques qu'elle pose: sur ce point particulier de la situation démographique, les résultats de l'enquête statistique actuellement en cours chez les nomades seront du plus haut intérêt. Les renseignements qui suivent ont été trouvés, pour certains groupes, dans les rapports d'administrateurs, souvent anciens.

- Les IMAJEREN : ils ne représentent, en définitive, qu'une infime minorité des KEL TAMACHEK, et cela, dans tous les groupements :

(1) Pour ces deux derniers postes, les chiffres cités sont tirés de recensements administratifs. Ayorou : 1955 - Bankilaré : 1947.

0,5 % des KEL DINNIK de la subdivision nomade de Tahoua (1), 3,7 % des nomades KEL TAMACHEK d'Ayorou (2), 0,2 % du groupement TINGUEREGUEDECH de Bankilaré (3).

L'évolution démographique est jugée généralement extrêmement grave : "Les Touareg nobles sont actuellement en voie de disparition", dit le rapport du poste d'Ayorou daté de 1955, Parmi les trois fractions IMAJEREN, une est encore purement nomade. Les TAHARABANAT, et deux en voie de sédentarisation, les IHAYAWAN et les IRATAFANA.

Chez les TAHABANAT, on compte 16 ménages, ayant eu 28 enfants de moins de quinze ans, soit moins de deux enfants en moyenne par ménage. Mais il y a aussi 18 hommes et 8 femmes célibataires.

Chez les IHAYAWAN, on compte 8 ménages avec 9 enfants, soit un enfant par ménage en moyenne ; et on trouve également 12 hommes et 13 femmes célibataires.

Enfin chez les IRATAFANA, 6 ménages avec 13 enfants, soit deux enfants par ménage, et 8 hommes et 7 femmes célibataires.

Dans le groupement TINGUEREGUEDECH de Bankilaré, "La situation démographique est désespérée", dit le rapport de 1947. Sur les 40 IMAJEREN TINGUEREGUEDECH, on trouve :

- au dessus de 40 ans ..... 10
- entre 15 et 40 ans ..... 21
- moins de 15 ans ..... 9

- (1) F. NICOLAS : Tamesna - Les IOULLEM DEN de l'Est ou Touareg KEL DINNIK, Paris 1950. D'après liste nominative des IMAJEREN du KEL DINNIK, p. 206.
- (2) cf. NIVON, rapport 1955 sur les nomades du cercle de Tillabéry, poste d'Ayorou, rapport ronéoté.
- (3) Rapport 1947 sur le groupement TINGUEREGUEDECH, poste de Bankilaré. Toutes les données démographiques sont tirées de ces deux rapports.

Sur 15 hommes de 20 à 40 ans, 8 sont célibataires, et 4 n'ont pas d'enfants.

Chez les KEL DINNIK, la situation est à peu près la même.

Les IMAJEREN sont donc une minorité, et une minorité qui ne se développe guère. On remarque en particulier le grand nombre de célibataires, surtout chez les femmes, ce qui est un phénomène extrêmement rare dans les sociétés africaines. Les premières explications que l'on peut donner sont que, décimés par les guerres récentes, la révolte de 1917 et les repressions qui suivirent, les IMAJEREN sont si peu nombreux dans certains groupes qu'ils trouvent difficilement les femmes nobles qui leur conviennent, et qu'ils préfèrent le célibat à la mésalliance. Désireux à tous prix de conserver leur particularisme, ils se ressèrent sur eux-mêmes, et continueraient à n'épouser que des gens de leur classe. Pourtant cela n'explique pas complètement le nombre élevé des célibataires des deux sexes, (et l'on a par ailleurs de multiples exemples de métissages entre IMAJEREN et IKLAN par exemple (1)), ni le petit nombre d'enfants.

Il est donc indispensable d'essayer d'élucider ce problème, à la fois par l'enquête démographique statistique, et par une étude poussée du système de parenté, avec relevés de généalogies remontant aussi loin que possible dans le temps. Cette partie de notre travail a été seulement ébauchée, et ne peut faire pour l'instant l'objet d'aucune conclusion.

- Les IMRAD sont plus nombreux que les IMAJEREN, mais restent une minorité en face de la masse de IKLAN. A Bankilaré, dans le groupe-ment TINGUEREGUEDECH, ils représentent 14 % de la population. A Ayorou, ils sont moins nombreux, 7 % seulement. Nous n'avons trouvé aucun chiffres plus détaillés les concernant probablement parce qu'ils sont dans

(1) cf. J. NICOLAISSEN : Relations politiques et sociales des Touareg de l'Air et de l'Ahaggar, Et. Nigériennes 1963,

une situation démographique plus saine que celle des IMAJEREN, par le simple fait qu'ils sont plus nombreux et par conséquent forment des groupes plus cohérents et équilibrés. Mais ceci aussi reste à étudier de plus près.

- Pour les INESLEMEN, nous n'avons pas de chiffres distincts. Ces trois groupes sont monogames, et se distinguent en cela des IKLAN.

- Les IKLAN sont, nous l'avons déjà dit, la masse. A Bankilaré, les IKLAN et toutes les fractions, y compris ceux qui sont encore en service auprès de leurs maîtres, représentent 83 % du groupement TINGUERE-GUEDECH. A Ayorou, ils sont 87 %. Parmi ceux-ci, on peut distinguer 230 "IKLAN de tente", et 6.336 appartenant à des fractions séparées. Il semble qu'ils soient en voie d'accroissement rapide car dans les rapports administratifs, où l'on note la situation désespérée des IMAJEREN, on relève un nombre relativement important d'exédents de naissances sur les décès dans chaque groupement où il n'est pas fait mention distincte de chaque classe sociale.

Entre les deux recensements de nomades d'Ayorou en 1951 et 1954, on note, dans le groupement IHAYAWAN (au total 968 personnes en 1954); un excédent de 123 naissances sur les décès.

Dans le groupement IRATAFANA (619 personnes), un excédent de 34 naissances, et chez les TAHABANAT (5. 3 personnes) un excédent de 644 naissances.

Cet accroissement ne peut donc être que le fait des IKLAN, masse dynamique en plein accroissement.

Signalons aussi que les IKLAN peuvent être polygammés, mais qu'en fait cela n'est pas très fréquent : dans le petit groupement des

DOUFARAFARAK (1) du poste de Bankilaré, le recensement de 1953 notait 15 cas de bigamie et 2 de trigamie. (le groupement comprenait 788 hommes imposables).

Ainsi la situation démographique pose déjà un problème, car elle oppose une masse pleine de vitalité et en rapide croissance à une infime minorité de nobles et à un nombre un peu plus important d'IMRAD et d'INESLEMEN.

## 2 - QUELQUES CARACTERISTIQUES SOCIO-ECONOMIQUES DES DIFFERENTES CLASSES

a) Les IMAJEREN ont une conscience extrême d'appartenir à une aristocratie blanche qui les distingue du monde noir qui les entoure. Cette conscience est accrue et s'explique par le fait de leur si petit nombre.

Les IMAJEREN se distinguent aussi du reste des KEL TAMACHEK par un certain nombre de traits culturels. Citons entre autres :

- L'importance du chameau, qui est l'animal noble. On valorise les vertus du lait de chamelle. La dot que l'on fixe pour un mariage se compose toujours de chameaux, à l'exclusion de tout autre animal. Chez les IMAJEREN, beaucoup de femmes possèdent personnellement un chameau de monture, pourvu d'une selle spéciale et surmontée d'un palanquin les abritant du soleil.

- La dépendance économique de la femme. De nombreux auteurs ont signalé la situation privilégiée de la femme dans la société touarègue. Il n'en demeure pas moins vrai que son rang la prive de toute indépendance économique. Lorsqu'une jeune fille noble rejoint son époux au moment du mariage, elle n'apporte avec elle ni tente, ni lit, ni aucun instrument ménager. Seule sa servante l'accompagne, suivie de son chameau de selle. C'est son mari qui doit entièrement équiper le ménage.

(1) cf. Rapport LACROIX, 1953, Recensement du groupement DOUFARAFARAK, poste de Bankilaré.

Elle se contentera de surveiller les travaux domestiques de ses servantes, qui préparent la nourriture et soignent les enfants. Elle laisse en se mariant ses animaux personnels dans le campement de son père. Déchargée de tous soucis, elle ne dispose cependant d'aucun bien. Il lui est interdit de se rendre au marché, sous peine de déchéance sociale.

b) Les INESLEMEN sont les marabouts constitués en fractions séparées : "Ils s'occupent de religion, de justice, d'instruction publique" (1). Les tribus maraboutiques étaient considérées autrefois comme vassales. Aujourd'hui, elles ont acquis une grande importance, surtout chez les KEL DINNIK.

- Pour des raisons historiques anciennes, d'abord : révolte des tribus maraboutiques contre les nobles, à la suite de quoi ils prirent le pouvoir au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, grâce à Gelani, de la tribu des ATTAOUARI et grâce à Ibra, de la tribu des TAMESGUIDA (2).

- Pour des raisons plus récentes : l'Administration coloniale à la suite des révoltes des Touareg, a souvent favorisé les INESLEMEN aux dépens des IMAJEREN (par exemple en formant le 7<sup>ème</sup> groupe de la subdivision nomade de Tahoua, dirigé par les IGDALEN (maraboutiques), aux dépens des nobles IKERKEREN du 4<sup>ème</sup> groupe.

Ainsi les INESLEMEN détiennent maintenant, à Tahoua, des pouvoirs politiques tout en conservant leur rôle religieux.

Ils recouvrent, à ce titre, un certain nombre de redevances TAMESDEG, qui se décompose ainsi :

1/10 de la récolte de mil,  
1/40 chèvres ou moutons,  
1 taurillon de deux ans sur 30 têtes de bovins,  
parfois 1 mouton sur 5 chameaux.

(1) cf. F. NICOLAS TAMESNA p. 189

(2) cf. F. NICOLAS, Tamesna, et URVOY, Histoire des OULLIMINDEN de l'Est.

La Tamesdeg est donnée par chacun au marabout dont il est client, et parfois partiellement et directement en aumônes aux pauvres et aux orphelins.

Ainsi les INESLEMEN ont souvent cumulé le "temporel" et le "spirituel", car la Tamesdeg dans les temps anciens était "une aumône religieuse due au chef en tant que chef religieux, parce qu'il est inséparable de son qadi et iman, qu'il fait participer au revenu. Actuellement, la Tamesdeg n'a plus ce caractère d'Etat, et est recueillie par les marabouts seuls ... (1)

c) Les IMRAD sont les hommes libres, vasseaux qui autrefois payaient tribut aux IMAJEREN auxquels ils étaient rattachés dans le cadre d'une confédération politique. Ils sont possesseurs de grands troupeaux, composés surtout de bovins, de chèvres et de moutons. Chez les IMRAD, la dot est fixée en boeufs, chèvres ou moutons, et non en chameaux comme chez les nobles.

Ils sont en général monogames, mais la règle n'est pas aussi strictement suivie que chez les IMAJEREN.

La femme est moins dépendante de son mari que la femme noble : elle ne travaille pas, dans la mesure où elle peut avoir une servante qui la décharge des travaux matériels. Cependant, à son mariage, elle apporte chez son époux la tente, le lit et tous les objets domestiques de son futur ménage. Elle apporte également avec elle, au campement de son futur mari, les animaux qui lui ont été donnés à sa naissance (Ajif) et ceux que son père lui a prêtés à l'occasion de son mariage, et dont elle a l'usufruit (Timouzaguen ou Tewet).

(1) cf. NICOLAS, Tamesna, p. 191.

Signalons sur la rive GOURMA des groupes IMRAD qui ont acquis une situation sociale élevée, en raison de leurs exploits passés, en particulier les LOGOMATEN

Ainsi la différence que l'on voit apparaître entre les nobles et leurs vassaux sont la survivance du passé où les relations politiques au sein des différentes confédérations s'accompagnaient d'une spécialisation du cheptel entre les différentes classes, (1) Les chameaux pour les nobles, les bovins et les petits animaux pour les vassaux.

d) Les INADAN sont les artisans. Ils ne sont pas constitués en fractions séparées, contrairement à ce que certains recensements font apparaître. Ils travaillent le cuir : ils fabriquent les tentes, les sacs, les coussins, les portes-amulettes, les selles, les porte-feuilles, les différentes nattes de lit.

Ils travaillent le bois : et font les lits, les mâts sculptés qui entourent le lit, les écuelles, les cuillères. Ils travaillent le métal, enfin, et fabriquent les bijoux, les cadenas, les couteaux, les haches, les lances et les poignards.

Chez les TAHABANAT d'In Atès, les INADAN se tiennent à l'Est du campement des Nobles, à une centaine de mètres environ. Ils vivent dans une dizaine de tentes alignées du Nord au Sud, parallèlement à celles des IMAJEREN.

e) Les IKLAN, bien qu'anthropologiquement très différents des Touareg, ne constituent pas à proprement parler un groupe ethnique. Ils sont d'origines très diverses : populations autochtones de race noire du Sahara soumises à la conquête du pays par les guerriers Touareg, prisonniers

(1) cf. J. NICOLAISEN, Relations Politiques et Sociales chez les Touareg de l'Aïr et de l'Ahaggar.

de guerre ramenés de raids chez les populations de la région soudanaise, très rares sont ceux qui se souviennent encore aujourd'hui de quel groupe ethnique sont issus leurs ancêtres. Ils avaient été complètement assimilés à la société Touarègue, aussi bien sur le plan linguistique que le sur le plan culturel.

IKLAN en Tamachek, BELLA en Songhay BOUZOU, en Haoussa, est un terme qui désigne donc, non une origine ethnique quelconque, mais une condition sociale, la condition servile. Ils se distinguent cependant en plusieurs catégories (cf p 9) et actuellement encore on peut distinguer :

- les IKLAN de tentes : véritables serviteurs, qui sont au service d'un maître, noble, marabout ou vassal. Ces IKLAN, traditionnellement ne possèdent rien en propre. S'ils vivent au campement de leur maître, les hommes sont bergers et s'occupent des animaux, les femmes pilent le mil et font la cuisine. Parfois ils cultivent et vivent dans un campement séparé, du moins pendant une partie de l'année. Ils donnent une partie de la récolte du mil à leur maître et gardent le reste pour se nourrir eux-mêmes. En principe, ils ne possèdent aucun animal : bergers du troupeau de leur maître, ils en consomment le lait.

Quand ils vivent dans le campement de leurs maîtres, leurs tentes sont situées à l'Ouest, au delà des enclos à petit bétail (petits veaux, chèvres et moutons), d'où le nom qu'on leur donne parfois de DUFAR AFARAG, "derrière les enclos". Les tentes des maîtres s'alignent du Nord au Sud, les ouvertures étant Est-Ouest, et celles des IKLAN suivent un même alignement, plus à l'Ouest, chaque tente de serviteur se trouvant au niveau de celle de son maître.

Prenons par exemple le cas des IBEROGAN (IKARACHAN) de Tahoua, qui sont les serviteurs des IGDALEN, tribu maraboutique. Lorsqu'un Akli se marie, il doit demander l'autorisation du maître de sa future femme ; c'est lui qui consent à la laisser rejoindre son époux. Ce sont les maîtres de l'Ak li et de la Taklit, qui respectivement se substitueront aux parents des époux, le premier en fournissant la dot (25 chèvres), qui n'est d'ailleurs pas indispensable et qui peut être payée après que le mariage ait été consommé, le second en ayant la garde des animaux de la dot, et qui devra les restituer en cas de divorce aux dépens de la femme. C'est le même qui fournira à la jeune épouse la tente et les instruments de ménage. Lorsque la Taklit rejoint son mari, il arrive que son maître l'accompagne avec des animaux qu'il lui prête, et les enfants issus de ce mariage appartiendront au maître de l'épouse. Il arrive que le mari et la femme vivent séparés une partie de l'année, chacun dans le campement de son maître.

Ces IKLAN de tente sont encore nombreux chez les nomades, mais leur situation évolue vite, et beaucoup quittent leur maître. Aussi actuellement leur situation est-elle imprécise, restant traditionnelle chez ceux qui continuent à vivre dans le campement de leur maître, plus floue chez les cultivateurs. Tous ces IKLAN étaient désignés dans les derniers recensements administratifs comme "IKLAN IMAJEREN" ou "IKLAN TAHABANAT", "IKLAN LOGOMATEN", du nom du groupe dont ils dépendaient.

- Les IKLAN constitués en fractions séparées, (IDERFAN, IBORROLITAN, IKLAN N'EGUEF, cf p. 9); donnaient traditionnellement des redevances à leur chef politique, c'est-à-dire à l'Amenokal, un peu comme les vassaux. Il y avait plusieurs sortes de redevances :

. Le Tioussey est la redevance régulière en mil, beurre, fonio et animaux, à l'Amenokal.

. Mais en plus il y avait la cotisation due pour des occasions spéciales, ou Tirquit.

. Enfin les IMAJEREN pouvaient venir et saisir dans le campement des IKLAN les animaux ou le mil dont ils avaient besoin, c'était le Tarkept.

A Bankilaré, (cercle de Téra), les BELLA des fractions autonomes des TINGUEREGUEDECH donnaient régulièrement de qu'on appelait le Timouzaquen, prêts de vaches à l'Amenokal au début de l'hivernage, qui les restitue avec les veaux quand elles ne donnent plus de lait.

Ils donnaient aussi le Tibsey, don en mil, en quantité déterminée, à l'Amenokal.

Enfin diverses autres redevances, variables selon les groupes BELLA, en beurre (Tizagueni), fromage (Tikomari) et en moutons pour la fête de la Tabaski.

Actuellement, ces redevances continuent à être versées par certains IKLAN qui gardent des relations de bonne entente avec leurs anciens maîtres. Mais les BELLA qui reconnaissent fournir cette contribution précisent que ce n'est pas une redevance forcée (Tiousey), mais un don volontaire (Tenafout) pour un chef estimé. On ne reconnaît que rarement que c'est par crainte ou par contrainte que l'on se soumet encore à cette pratique.

### 3 - L'EVOLUTION : LES CONFLITS QUI EN RESULTENT

Les IMAJEREN, devant cette évolution rapide, éprouvent de grandes difficultés à s'adapter. Il semble que la situation soit un peu différente chez les purs nomades et chez ceux qui sont plus ou moins en zone sédentaire.

Les nomades purs, TAHABANAT d'Ayorou ou IOULLEMENDEN de Tahoua, par exemple, ont conservé un certain nombre d'IKLAN de tente, vivant dans leurs campements : les femmes nobles peuvent encore être déchargées de toutes les tâches domestiques. Les IKLAN effectuent les plus durs travaux ; ils creusent les puisards, ils abreuvent les troupeaux, ce qui est un travail particulièrement pénible à la saison sèche. Donc l'économie du campement reste encore ce qu'elle était : en décembre 1962, le campement des IMAJEREN TAHABANAT d'In Atès (80 km au Nord d'Ayorou) était composé de 17 tentes d'IMAJEREN, qui se succédaient du Nord au Sud. A l'Ouest de l'alignement des tentes nobles, au delà des petits enclos à bétail, on trouvait selon une ligne parallèle, 14 tentes d'IKLAN. A une centaine de mètres à l'Est, dans un troisième alignement Nord-Sud, se trouvaient 10 tentes d'INADAN.

Par contre les IMAJEREN qui se sont installés en zone sédentaire restent fixés à un point déterminé (c'est le cas des TINGUEREGUE-DECH à Bankilaré) où effectuent de tout petits mouvements au S.O. de Tondia, village de la rive gauche du Niger), se trouvent dans une situation très difficile.

Les premiers sont en conflit ouvert avec leurs IKLAN, les seconds ont libéré les leurs, sentant qu'il valait mieux garder des liens d'amitié avec eux, pour qu'ainsi ils continuent à leur rendre des services, plutôt que de les maintenir malgré eux dans leur propre campement. Les IKLAN se sont installés au village voisin de Tondia.

Ces problèmes sont les mêmes chez les INESLEMEN et les IMRAD. Nous avons vu comment les IGDALLEN de Tahoua (INESLEMEN), ont réussi à maintenir leurs IKLAN dans une totale dépendance : ce sont de purs nomades dont l'autorité et l'influence restent considérables sur leurs captifs IBEROGAN, réputés doux et peu revendicatifs.

Par contre les IMRAD ALLACHATEN, semi-nomades de la région de Bankilaré, qui font de petits mouvements autour de Diré Bangou (à 10 km au Sud de Mahana), ont du laisser partir leurs IKLAN, non sans avoir essayé longtemps de les retenir, en faisant appel pour celà à l'administration.

Or, durant tout le temps de la période coloniale, les Administrateurs, devant tous ces conflits, se sont trouvés très embarrassés : dans un rapport sur le groupement TINGUEREGUEDECH, l'Administrateur conclut : "Il convient d'appuyer les marabouts Touareg qui appliquent une coutume que nous ne pouvons pas imposer en raison de nos principes égalitaires", et d'ailleurs : "comme les marabouts ont eux-mêmes des BELLA, il n'y a pas craindre une évolution trop rapide, évolution qui provoquerait des désordres sociaux" (1). C'est pourquoi dans certains cas on arriva à des jugements bâtarde, comme la "Convention entre les ALLACHATEN et les BELLA de leur tribu", faite à Téra, le 2 janvier 1942 (2). Dans cette convention, on maintient les BELLA dans leur condition servile, tout en leur permettant de posséder des animaux en propre, à condition "qu'ils s'engagent à suivre et servir les ALLACHATEN, les hommes comme cultivateurs et pasteurs, les femmes comme pileuses". Les IMRAD s'engagent en retour à payer l'impôt de leurs BELLA, à les vêtir, et à ne pas s'approprier "comme la coutume le leur permet", tout ou partie des animaux laissés par ceux-ci. C'est évidemment un replâtrage boiteux qui ne peut que mécontenter les deux parties : on maintient l'état antérieur, en s'appuyant sur la tradition et la coutume, tout en demandant aux maîtres de ne pas user complètement des droits que leur accorde cette coutume : c'est une gageure.

(1) Rapport sur le groupement Tinguereguedech, 1947, poste de Bankilaré.

(2) Voir pièce en annexe : "Convention ..." p. 38

Ainsi, si l'Administration coloniale a souvent provoqué la libération des BELLA, soit lorsque les IMAJEREN et les IMRAD étaient puissants et semblaient une menace pour la paix et la sécurité (1), soit par sentiments humanitaires, elle a, par la suite, hésité à accélérer un mouvement qui risquait d'ébranler sur ses bases une société devenue vulnérable et qu'elle contrôlait surtout par l'entremise de ses chefs et des IMAJEREN. Pour l'administrateur enfin il semblait plus simple, pour tous ses rapports avec les nomades, de n'avoir que quelques interlocuteurs, des chefs reconnus à l'autorité incontestée, plutôt qu'une poussière de petits chefs indisciplinés et éparpillés dans de multiples campements éloignés et difficiles à atteindre.

Certains pensaient qu'il fallait restaurer l'autorité des IMAJEREN, à Tahoua par exemple, où l'on avait permis aux maraboutiques de prendre trop d'influence. L'administrateur F. Nicolas concluait le chapitre sur l'histoire dans son livre sur les KEL DINNIK : "La race des chefs n'est pas éteinte, et une restauration de l'autorité sur les bases anciennes (en utilisant ce que les indigènes eux-mêmes respectent) n'est pas impossible avec de la prudence et du tact" (2).

Mais bien souvent aussi un équilibre fragile était maintenu dans un groupement grâce à la permanence d'un même chef, qui pouvait perpétuer ses droits tout au long de son règne. Tel était le cas du groupement TINGUEREQUEDECH, dont l'Amenokal Rhabiden imposa pendant 40 ans (de 1917 à 1947) sa forte personnalité, et prouva sa très grande habileté auprès de ses ressortissants aussi bien que de l'Administration, en ne renonçant à aucun des droits que lui donnait la coutume. A sa mort, toutes les difficultés éclatèrent : ses successeurs, Madani,

(1) Ainsi, en 1917, après la révolte, de nombreux IKLAN furent libérés à Tahoua, les IKLAN des Tellimdez entre autres.

(2) F. NICOLAS, ouv. cité, p. 106.

pour Boula, qui n'avaient ni son autorité, ni sa ruse, ne purent maintenir ses prétentions, et entrèrent en conflit avec leurs BELLA (1) au sujet des troupeaux confiés par Rhabiden à ses bergers, et dont ils pensaient hériter. A la mort de Madani, frère cadet de Rhabiden, la question de ses troupeaux se posa également : les BELLA prétendirent que les troupeaux dont ils avaient la charge leur appartenaient personnellement. Quelques uns seulement admirent qu'une petite partie des animaux leur avaient été confiés par leur ancien maître.

Le conflit se complique du fait que la plupart des animaux contestés avaient toujours échappé aux recensements et que, par conséquent les héritiers pouvaient difficilement fonder leurs prétentions sur des documents officiels : il fallut une enquête spéciale pour retrouver les animaux et les dénombrer.

Mais comme cela faisait parfois trente ou quarante ans que ces animaux avaient été confiés aux bergers, ces derniers prétendirent souvent que des épidémies avaient décimé les troupeaux.

L'affaire est particulièrement délicate, car elle met en opposition le droit traditionnel des IMAJEREN à disposer de leurs BELLA et des biens de ceux-ci, et d'autre part le droit tout court des BELLA à posséder leurs propres troupeaux. Or il est incontestable qu'à l'origine ces animaux appartenaient aux IMAJEREN.

L'administration et le gouvernement s'orientent vers une solution de partage, en reconnaissant les droits acquis par les BELLA en échange des soins qu'ils ont donné aux animaux pendant des années : 2/3 aux anciens maîtres, 1/3 aux bergers.

Mais l'application de cette mesure s'avère difficile, car les BELLA qui ont juré sur le Coran que ces animaux leur appartenaient, pensent

(1) cf. Rapport RIOU, 1962, Etude d'un règlement des contestations entre Touareg du cercle de Tera et leurs anciens BELLA sur la propriété des troupeaux confiés à ces BELLA par leurs anciens maîtres.

que l'affaire est réglée de ce fait, et disséminent les animaux dans tous les campements pour qu'on ne les retrouve pas. Ils vont aussi les vendre sur les marchés voisins à Markoy en particulier, de l'autre côté de la frontière, en Haute-Volta, pour échapper ainsi aux autorités Nigériennes.

Ainsi, dans cette évolution, les IMAJEREN sont presque toujours perdants ; car ils se trouvent en porte à faux même si leur cause est juste, car ils représentent "l'ancien temps". Les IKLAN les quittent, mais bien souvent emportent en même temps les animaux leur appartenant.

Selon les circonstances locales, cette évolution peut être brutale et mettre face à face deux groupes qui se réfèrent à des juridictions différentes : les uns le langage du droit coutumier, valable sans doute encore en Afrique dans bien des cas, et peut-être pour longtemps encore, les autres parlent celui du droit tout court à disposer d'eux-mêmes et d'avoir des biens personnels, ce que nul ne saurait leur contester. Et dans ces conflits les IMAJEREN sont toujours en état d'infériorité.

C'est pourquoi certains préfèrent admettre cette évolution et laisser aux IKLAN qui le désirent la possibilité de partir en emportant un certain nombre d'animaux. Ils peuvent alors conserver de bons rapports, et même utiliser leurs services, le cas échéant.

Mais il est évident, comme l'a déjà très bien montré M. RIOU, que l'un des travaux les plus urgents serait de faire apparaître très clairement sur les recensements la distinction entre nobles (ou IMRAD ou INESLEMEN) et anciens captifs, afin de prévenir les risques de conflits latents, et de pouvoir liquider au mieux des intérêts des deux parties les séquelles de la condition servile, actuellement impensable dans le contexte politique et social.

A N N E X E

Colonie du Niger  
Cercle de Tillabery  
Subdivision de Tera.

Convention passée le 17 Septembre 1942 entre  
les ALLACHATEN et les BELLA de leur tribu.

---

- "Les ALLACHATEN s'engagent à payer l'impôt de capitation des BELLA à leur service ; ceux-ci payent la taxe sur le bétail pour les animaux leur appartenant en propre.

- Ils s'engagent à les vêtir, ou à leur verser une indemnité représentative d'habillement annuel, soit en argent, soit en nature.

- Ils s'engagent à respecter l'organisation de la famille et à laisser les enfants habiter avec leurs parents.

- Ils s'engagent à respecter la propriété des BELLA, et à ne pas s'approprier, comme la coutume le leur permet, tout ou partie des animaux laissés par ceux-ci. Le montant des successions doit être équitablement partagé entre chacun des enfants.

- Ils donnent à leurs bergers, à titre d'indemnité, 1/30 des animaux nés pendant l'année, qu'il s'agisse de chèvres, moutons ou de boeufs.

- Par contre, les BELLA s'engagent à servir les ALLACHATEN, les hommes comme cultivateurs et pasteurs, les femmes comme pileuses, étant entendu qu'ils peuvent cultiver leurs lougans personnels.

- Les litiges seront portés devant Attibia, qui en rendra compte au chef de subdivision quand il ne pourra les régler lui-même.

- Si le contrat est rompu par la faute des ALLACHATEN, les BELLA seront alors recensés avec la tribu TINGUEREGUEDECH (Rhabiden).

Fait à Téra le 17 Septembre 1942, en présence des ALLACHATEN Mohamet, Gherboun, Achmed Ag Edifi, Al Maril, Mohamadin, et O uamoudef, et des BELLAHS Kilikoul, Haman, Fellekire, Mogaz, Akli, Akli Amafula, Izizeider, Irkaltan et Delesse.

L'interprète

Signé illisible

Le Chef de Subdivision

Signé : L. Plagnol.

## CHAPITRE V

### L'ADAPTATION ECONOMIQUE

Dans cette dissociation accélérée du complexe Touareg-Bella, on assiste à des réactions et à des adaptations à la situation nouvelle fort diverses dans les différentes classes sociales.

#### I - IMAJEREN ET IMRAD

##### a) La répartition des tâches dans l'économie du campement

Les IMAJEREN, en premier lieu, éprouvent de grandes difficultés à s'adapter : infime minorité, ils ont tendance à se figer dans leurs coutumes, en essayant de maintenir à tout prix leurs droits et leurs privilèges.

S'ils s'aventurent en zone sédentaire, ils ne cultivent eux-mêmes que réduits à la dernière extrémité. En zone nomade, l'affaire est plus grave, car propriétaires de très gros troupeaux, les IMAJEREN peuvent difficilement en assurer tout seuls l'entretien sans aide, et particulièrement dans la région de Tahoua, un départ trop rapide des IKLAN risque de causer des pertes sérieuses aux troupeaux.

A l'intérieur du campement, les tâches domestiques sont encore presque toujours effectuées par quelques captifs de tentes. Les femmes nobles ne font rien dans la vie du campement ; elles ne se rendent jamais au marché, que ce soit pour vendre ou pour acheter, ce serait pour elles, nous l'avons déjà vu, une déchéance sociale. De même, comme nous l'avons déjà dit, <sup>la</sup> l'homme n'a jamais dans le campement de son mari d'animaux -qui lui appartiennent, ceux-ci sont restés dans sa famille : elle n'a

donc aucune indépendance économique, aucun bien qu'elle puisse vendre pour lui assurer quelques ressources personnelles.

Les IMRAD sont en général plus touchés par l'évolution : leur prestige était moins grand et ils ont été plus tôt menacés par le départ des IKLAN. Mais n'appartenant pas à cette aristocratie pour laquelle accomplir un travail réservé à l'Akili était une honte, ils se sont mis plus facilement à la culture, et les jeunes gens à la garde des troupeaux, tels les LOGOMATEN à Farkoy, ou les ALLACHATEN à Diré Bangou. Pour eux, le problème n'était pas l'entretien du troupeau, qu'ils avaient coutume d'assurer eux-mêmes en partie. C'étaient surtout les travaux des champs pour les hommes et les travaux domestiques pour les femmes. Ainsi les LOGOMATEN de Farkoy, que leurs IKLAN ont quitté il y a cinq ans, nous ont assuré que leur plus grave problème était celui du pi lage du mil : en effet, les femmes âgées de 10 à 15 ans au moment du départ des IKLAN avaient pu apprendre à faire la cuisine et à piler le mil, alors que celles qui étaient âgées de 25 ans à l'époque ne savaient toujours pas, et étaient encore souvent obligées d'avoir recours à des femmes BELLA.

Chez les ITAGAN TABKI de Tahoua, les femmes ont du, elles aussi, se mettre aux tâches domestiques, du moins toutes celles, c'est-à-dire la majorité, qui n'ont plus de captives de tentes.

Si les femmes IMRAD semblent se mettre malgré tout plus rapidement aux tâches domestiques que les femmes nobles, par contre, comme celles-ci, elles continuent à n'aller jamais au marché, ni pour vendre, ni pour acheter : elles ne participent en rien à la vie du campement. Mais les femmes IMRAD ont auprès d'elles leurs animaux personnels (Ajif, animaux donnés à la naissance) ou les animaux que lui ont confiés leurs pères au moment du mariage et dont elles ont l'usufruit (Timouzaguen). Elles vivent dans la tente qu'elles ont apportée en rejoignant leur mari, et au milieu du

matériel domestique que leur ont confié leurs parents. Elles sont donc chargées de l'entretien de la tente, et devront veiller au remplacement des objets détériorés. Elles chargent quelques femmes BELLA du voisinage d'aller acheter des peaux au marché avec l'argent que leur mari leur donne. Elles peuvent aussi demander des peaux à toutes les personnes de leur connaissance ; chacun donne sa contribution pour cette occasion spéciale (Illemawan) de la fabrication d'une tente nouvelle.

Enfin, chez les LOGOMATEN comme chez les ALLACHATEN, depuis le départ des IKLAN, ce sont les femmes qui construisent les EKARBANEN, ces cases en forme de tortue, car c'est un travail féminin tout comme la confection de la tente.

Ainsi la femme IMRAD, par le fait qu'elle fait partie d'une classe aux traditions moins rigides, a moins de mal à faire face à ses nouvelles tâches. Peut-être aussi pourrait-on émettre l'hypothèse qu'il est moins difficile à une femme qui a apporté chez son mari la tente, le lit et tout le matériel domestique, de se mettre au travail avec des ustensiles qui lui appartiennent en propre.

Mais ce qui distingue le plus les femmes IMAJEREN et IMRAD des femmes PEULES ou des femmes BELLA libres, c'est qu'elles ne fréquentent pas les marchés. Elles sont ainsi tenues à l'écart de ces lieux de rencontre où les nouvelles circulent, où les connaissances se font. "Les femmes qui fréquentent les marchés, disait un LOGOMATEN, sont des femmes de mauvaise vie". Ainsi la notion de commerce est-elle incompatible avec une femme appartenant à une certaine classe sociale. Elles ne participent à aucune transaction et n'ont aucun revenu personnel.

Mais l'évolution due au départ des IKLAN, plus lente chez les IMAJEREN semble devoir être plus grave chez eux que chez les IMRAD, rompus de longue date à tous les travaux de gardiennage et d'entretien du

troupeau. Chez les IMAJEREN, le départ massif des IKLAN se traduirait par une impossibilité brutale de faire face à la sauvegarde d'animaux innombrables. Dans l'immédiat, les grands travaux entrepris dans l'Azawak pour la création de stations de pompage peuvent dans une certaine mesure remplacer une partie de la main d'oeuvre servile dans les tâches les plus épuisantes. Mais dans l'avenir, il semble que les IMAJEREN devront chercher à établir des contrats avec leurs bergers, selon un mode qu'il faudra définir.

b) L'économie des purs nomades. Comment vivent les nomades qui n'ont que leurs troupeaux pour assurer leur subsistance ? Prenons le cas des TAHABANAT recensés à Ayorou. Autrefois, ils recevaient de tous les IKLAN des redevances en mil (Tiousey). Actuellement ils n'en reçoivent plus que selon le bon plaisir de certains d'entre eux, qui continuent à leur donner cette "contribution volontaire". Mais cela ne suffit plus à assurer leur subsistance durant toute l'année, et ils doivent en acheter. Pendant toute la saison sèche, s'ils résident à In Atès, ils vont acheter du mil et du fonio aux marchés d'Ayorou, Famelé, Sakoira (cercle de Tillabéry) et même à ceux de Mangaizé et de Ouallam (cercle de Ouallam). S'ils campent à Tin Gara, qui se trouve au sud d'In Atès et dans une région de cultures, les ZERMA sédentaires viennent leur vendre sur place du mil contre argent, ou alors ils échangent des animaux contre du mil : un mouton contre 1 Asala de mil (petit bere en nattes).

Mais pour se procurer l'argent de l'impôt ou celui nécessaire à l'achat de vêtements, ils se rendent à Ayorou pour vendre des animaux, et ce sont généralement leurs IKLAN qui se chargent des transactions.

Les IMRAD des TAHABANAT, purs nomades également, se procurent aussi du mil, la transaction la plus courante est l'achat de mil contre argent. Les achats ont lieu en toutes saisons, car ces nomades ne transportent avec eux que de petits sacs de mil, et ne possèdent jamais de

réserves importantes. Ils se procurent le mil aux marchés voisins, mais aussi dans les campements BELLA de Garey, Inechkou, Tarardé, Manas, Oulétamanas, c'est-à-dire dans toute la région cultivée à l'Est d'Ayorou. Plus rarement, on échange des animaux contre du mil. Il s'agit toujours de petits animaux, moutons ou chèvres, et on échange un SAMED de mil (un gros sac de cuir) contre deux ou même 4 moutons selon la saison. Ils échangent aussi un Samed de fonio contre deux chèvres.

Ils se procurent de l'argent pour les impôts, les vêtements et l'achat du mil en vendant des animaux aux marchés d'Ayorou et de Famele pendant toute la saison sèche. Mais ils ne vendent ni lait ni beurre, car ils consomment tous leurs produits laitiers qui jouent un grand rôle dans leur alimentation.

Les IMRAD ITAGAN TABKI, qui nomadisent à l'Ouest de Tahoua, vendent leurs animaux après la récolte du mil, sur tous les marchés voisins (Tahoua, Takanamat, Bagaroua, Guidam-Ider). Ils achètent du mil, qu'ils confient aux sédentaires Maouri du village de Saray (route Tahoua - Filingué), qui l'engrangent dans leurs greniers. Ils continuent pendant toute la saison sèche à vendre des animaux, au fur et à mesure de leurs besoins. Ils ne récoltent pas de fonio, qui est recherché par les seuls IKLAN, et ce ne sont que les rares familles qui ont conservé leurs captifs qui en consomment.

Ainsi on peut remarquer que l'économie de ces nomades est basée uniquement sur la vente ou plus rarement l'échange d'animaux : vente de bovins, caprins, ovins, échange seulement de caprins et d'ovins. Les produits de cueillette (fonio principalement) ne sont consommés que par ceux qui ont conservé des IKLAN, spécialisés dans la récolte des graminées sauvages. Enfin, les sous-produits de l'élevage, beurre, lait, fromage ne sont pas commercialisés, contrairement à ce qui se passe

chez les PEUL nomades, chez qui le lait, frais ou caillé, et le beurre "sont à la base du système d'échanges et servent d'abord à se procurer du mil". (1)

c) L'économie des semi-nomades. Ceux qui se sont mis aux cultures, tels les IMRAD LOGOMATEN ou les ALLACHATEN, cultivent presque exclusivement du mil. Leur récolte, en bonne année, est suffisante pour couvrir leurs besoins, mais en tous les cas ils n'en cultivent que pour leur propre consommation et ne sont jamais vendeurs. Chez les ALLACHATEN, seuls les hommes se livrent aux travaux des champs, alors que chez les LOGOMATEN, les femmes participent aux semis et aux récoltes, comme il est habituel chez bien des sédentaires. Mais elles ne reçoivent aucune récompense pour leurs bons offices à la fin des récoltes.

Puisque le mil est entièrement consommé, ces semi-nomades vendent des animaux pour se procurer l'argent des impôts et des vêtements. Les LOGOMATEN vont vendre ou chargent quelques BELLA de l'opération aux marchés d'Ayorou, Téra, Méhana, Gotheye. Les ALLACHATEN vont surtout à Méhana, qui n'est qu'à 12 km de leurs champs et lieu principal de leur résidence.

Ainsi, pour les semi-nomades, le troupeau est chargé de subvenir à presque tous les besoins à l'exception du mil, du moins si la récolte est suffisante. Mais c'est la vente d'animaux qui permet de payer les impôts, d'acheter les vêtements, le thé, le sucre et le sel.

Pour conclure sur les IMAJEREN et les IMRAD, précisons en outre que les hommes ne quittent pas le campement pour aller s'employer

(1) M. DUPIRE : La place du commerce et des marchés dans l'économie des Bororos (Fulbe) nomades du Niger, Et. Nigériennes, p. 18.

ailleurs et ne participent pas à la grande migration saisonnière vers les terres lointaines du Ghana et de la Côte d'Ivoire.

Dans le rapport sur les nomades d'Ayorou, en 1955, on note que 63 personnes sont en Gold Coast, mais parmi celles-ci, il n'y a pas d'IMAJEREN (les IMRAD ne sont pas distingués). Et dans tous les campements IMAJEREN ou IMRAD que nous avons visités, on nous a affirmé que les jeunes gens ne partaient pas travailler dans le sud.

Ainsi, l'économie du campement reste-t-elle encore très concentrée : c'est une économie de groupe, où chacun est solidaire du tout. Il n'y a pas de revenus particuliers, en dehors de la vente d'animaux du troupeau, dont chaque individu, homme ou femme, a sa part.

d) La circulation des biens : en effet, chaque homme et chaque femme possède des animaux personnels. Même s'ils sont rassemblés au sein d'un unique troupeau, on connaît les animaux qui appartiennent à chacun. Il importe donc de savoir comment ils se distribuent et comment ils passent d'un individu à un autre.

L'enfant qui naît reçoit presque toujours des animaux (Ajif) de la part de ses parents et parfois de ses oncles, paternels ou maternels. Ces animaux ne font plus partie de l'héritage, et ils échappent au partage du troupeau lorsque le père ou les oncles meurent.

Le partage est fait par un marabout selon le rite musulman si le père meurt en laissant une épouse et des enfants, garçons et filles, l'épouse reçoit  $1/8$  de l'héritage, le reste étant partagé entre les enfants dans la proportion de  $2/3$  pour les garçons et  $1/3$  pour les filles. S'il n'y a pas d'enfants, les  $3/4$  reviennent aux parents du père décédé, le  $1/4$  restant allant à l'épouse.

Mais dans le cas où il y a des enfants, si ceux-ci sont grands, ils continuent à résider avec leur mère, et le partage n'est pas effectif. Si au contraire ils ne sont pas encore adultes, on procède au partage et les enfants rejoignent le campement de leur famille paternelle avec leurs propres animaux, alors que leur mère regagne celui de ses parents avec les **siens**.

Enfin, au mariage, la dot (Taggalt), constituée de chameaux chez les IMAJEREN, de bovins chez les IMRAD, rejoint le campement du père de la mariée. Ces animaux restent chez le père, et en général reviennent à la fille et à ses enfants lorsque le père est décédé. En cas de divorce, il est de bon ton, chez les IMAJEREN, de ne pas réclamer, quelles que soient les circonstances, la restitution de la dot. Chez les IMRAD, ces animaux sont rendus au mari en cas de divorce aux torts de la femme.

En dehors de ces étapes normales de la vie d'un homme, marquées par la circulation de la seule richesse, le cheptel, il est des événements imprévisibles, telles la destruction d'un troupeau par une épidémie ou tout autre catastrophe : dans ces cas, on prête des animaux (<sup>Tingit</sup> ~~Tingit~~) à ses parents ou amis, en leur laissant le bénéfice du lait. Ce prêt est de durée illimitée, et ne donne lieu à aucune spéculation.

Ainsi les animaux, à l'occasion de chaque événement de la vie du groupe et des individus, sont-ils partiellement redistribués. Il convient donc, à chacune de ces occasions, d'éviter l'éparpillement de ce capital : un mariage entre cousins est bien vu. Mais il importe avant tout, chez les IMAJEREN surtout, d'épouser une femme ayant un niveau social au moins équivalent au sien. Certains cherchent des alliances dans des groupements éloignés réputés pour la noblesse et la pureté de la race. Les TINGUEREGUEDECH de Bankilaré ont souvent cherché à s'allier

avec des IOULLEMENDEN de Menaka, par exemple ; et nous avons vu que l'on préfère souvent le célibat à la mésalliance.(1)

Ainsi ce troupeau est constamment remanié et il importe que les sorties d'animaux soient compensées par des rentrées. Et ceci est particulièrement important chez les nomades dont le troupeau est la source de tout revenu et de toute subsistance.

## 2 - L'ECONOMIE DES IKLAN

Nous étudierons ici l'économie des IKLAN libres, puisque celle des captifs de tentes est intégrée à celles de leurs maîtres. Quand les IKLAN se séparent de leurs maîtres, ils se mettent à la culture : ainsi les IKLAN ARKANA, recensés à Menaka, mais qui passent la saison sèche près du village de Markoy (route Tahoua - Filingué) à la limite des deux cercles), se sont séparés des IMAJEREN de Menaka depuis neuf ans. Depuis lors, ils font quelquefois de petits champs, mais pas toutes les années si la pluie tarde à venir. Ils ne possèdent aucun instrument de culture, et les empruntent aux sédentaires des villages voisins. C'est seulement depuis leur libération qu'ils ont commencé à gratter la terre, et il y a là une relation certaine entre les deux faits.

Les IKLAN un peu partout se sont mis aux cultures, tout en élevant de nombreux troupeaux. Mais si le travail des champs est une nouveauté pour certains, il en est beaucoup qui cultivent au même endroit depuis plusieurs générations.

L'économie des IKLAN est donc beaucoup plus variée que celle des nobles et de leurs vassaux : elle tient à la fois de celle du cultivateur et de celle de l'éleveur, tout en laissant subsister le mode

(1) Une étude des structures familiales et des relations de parenté à peine ébauchée, sera poursuivie ultérieurement.

de vie nomade ; et c'est cette diversité qui la rend particulièrement intéressante.

a) La répartition des tâches à l'intérieur du campement

Chez les IKLAN, la répartition des tâches ne pose pas de grands problèmes. Les travaux sont répartis traditionnellement entre hommes et femmes et il n'y a pas de nouvelle adaptation : les hommes se chargent de presque tous les travaux des champs : ils battent le mil, s'occupent des troupeaux, de la vente ou de l'achat des animaux. Les femmes s'occupent de toutes les tâches domestiques, de l'approvisionnement en eau, en bois, du pilage du mil et de la cuisine. Elles s'occupent de l'entretien des tentes, construisent les Erkabanen à la saison chaude. Elles participent également aux semailles et aux récoltes. Enfin, se sont elles surtout qui se chargent de la récolte du fonio sauvage.

Les jeunes garçons sont bergers, et les petites filles aident leurs mères dans toutes leurs tâches ménagères.

Dans le cas, assez peu fréquent, où le ménage est polygame (il y a rarement plus de deux épouses), chaque femme possède sa tente et tout son matériel personnel dont elle s'occupe, et elle prépare à son tour la nourriture pour son mari.

Les tâches sont donc bien séparées, même dans les travaux des champs, où chacun a son travail bien défini.

b) Les travaux des champs et l'exploitation familiale

Les IKLAN cultivent presque exclusivement du mil, et en moindre quantité, du sorgho. C'est la base de leur agriculture semi-nomade.

Les travaux des champs ne les occupent que peu de temps au cours de l'année : après les premières pluies, on sème (semailles :

Anabal). L'homme creuse avec la houe (Kelmi) un trou, et la femme qui le suit y laisse tomber les graines et rebouche le trou avec le talon. Peu après, il faut enlever les mauvaises herbes qui ont poussé : c'est un travail d'homme, avec le sarcloir à long manche (Egamchek). Le sarclage (Agayak) est renouvelé si on a le temps. Ceux qui sont pressés de partir à la cure salée ne procèdent qu'à un seul désherbage.

Vers Octobre - Novembre a lieu la récolte (Alley). Hommes et femmes y participent : les épis sont coupés avec un couteau ordinaire (Elmochi), ou avec un couteau dont la base est encastrée à ses deux extrémités dans un manche que l'on tient dans le creux de la main. (Emagas).

Enfin, vers le mois de février ou Mars, les hommes abattent les tiges de mil de la récolte précédente à la houe (Kelmi), les rassemblent en tas avec une grande fourche de bois, et les brûlent. C'est à cette époque également que les hommes défrichent les nouveaux champs (Aboraz : défrichage, nettoyage). Arbres et arbustes sont soupés à la hache (Tazeft), rassemblés en tas sur toute la surface du champs, et brûlés. Puis les herbes sont enlevées à la houe.

Dans certains cas, on demande une aide extérieure : on invite pour une journée 30 à 40 hommes des campements voisins, ou même parfois des villages sédentaires proches, à charge seulement pour le propriétaire qui invite de nourrir tout ce monde. Aucune rémunération n'est prévue. Seulement on ira aider à son tour le voisin qui le demande, sans que cela soit d'ailleurs une obligation. Cette forme de travail collectif est presque toujours utilisée pour Agayak, le sarclage, beaucoup plus rarement pour les récoltes ou le défrichage. On l'appelle Berou dans la région de Bankilaré et d'Ayorou, Tidiguilchet vers Fillingué, Gaya autour de Tahoua. C'est une pratique courante des cultivateurs

sédentaires, et on note à cette occasion que les nomades vont aussi souvent aider les sédentaires.

Si les travaux des champs font appel, en certaines occasions à des pratiques collectives, comment se comporte le groupe familial dans l'exploitation des champs ? Y-a-t-il une exploitation collective de toute la famille étendue, ou bien chaque ménage cherche-t-il à avoir ses champs qu'il cultive pour son propre compte ?

M. RAULIN, dans son rapport sur les régimes fonciers (1) oppose à la tendance générale à l'indépendance économique des ménages le cas des "descendants des captifs et en particulier des BELLA" chez qui "les structures socio-économiques sont plus solides que celles des groupes conquérants. Les fils, même mariés, travaillent toujours sous les ordres du chef de famille, père, oncle ou frère aîné. Ils n'ont que quelques petits champs pour leurs besoins personnels." Pour M. RAULIN, il s'agit d'ailleurs uniquement de BELLA sédentarisés vivant dans des villages permanents.

Pour notre part, nous avons observé tous les cas, depuis la cohésion de la famille étendue jusqu'à la fragmentation par ménages, mais celle-ci nous a semblé la plus courante.

Chez les IBORROLITEN du cercle de Téra, qui cultivent à Fono (12 km au sud de la mare d'Ossolo), les fils adultes mariés ne suivent pas de règles fixe : les uns continuent à aider leur père et exploitent avec lui le domaine familial. Ils ont à leur disposition un petit champ (Etakas) qu'ils peuvent cultiver le vendredi et qui leur donne une petite marge d'indépendance, mais ce petit champ reste une portion de terrain octroyée par le père, et ils continuent de dépendre complètement de ce

(1) H. RAULIN : Rapport provisoire de la mission d'Etudes des Régimes fonciers et des structures socio-économiques de la République du Niger, juillet 1961, p. 82.

dernier. Les autres, dès qu'ils se marient, se mettent à cultiver à leur propre compte un grand champs (Tawogoust), mais reviennent encore aider leur père de temps à autres. Ils construisent sur leurs champs leurs propres greniers qui assurent leur subsistance.

Chez les IKLAN des TINGUEREGUEDECH qui cultivent à l'Ouest de Bankilaré, il en va de même ; certains fils restent associés à leur père, mais la tendance est à l'indépendance : le fils marié cultive le plus souvent son propre champ sur lequel il construit les greniers dans lesquels il engrange sa récolte.

Ailleurs, chez les BELLA d'Ayorou, IBOUROBAK, TAHABANAT, SAWANI, chez différents IKLAN du poste d'Abala (cercle de Filingué), la tendance est la même. Il est courant que chaque homme marié ait son propre champ. Le "petit champ", Etakas, n'est plus qu'une institution transitoire, destinée à donner de l'argent de poche au fils adulte non marié.

Mais là encore, nous n'avons recueilli que des renseignements sommaires, et ce problème très important nécessiterait d'être creusé chez ces BELLA dont les pratiques agraires sont peu connues.

#### c) L'économie du campement

Nous avons dit que les IKLAN possèdent des ressources très diverses. Beaucoup sont cultivateurs-bergers depuis plusieurs générations, c'est le cas de tous les IKLAN N'EGUEF ("captifs de duces") de la région de Tahoua et de presque tous les IKLAN cultivateurs recensés aux postes de Bankilaré et d'Ayorou. Mais nous l'avons dit, les IKLAN qui se séparent de leurs maîtres n'ont les premières années que leurs troupeaux pour subvenir à leurs besoins : tels les IKLAN ARKANA dont nous avons parlé plus haut (p.53) Ils n'ont donc, au début, que les animaux que leurs maîtres ont bien voulu leur laisser emporter et l'adaptation à la vie indépendante est souvent très dure. Ainsi les IKLAN des IMRAD

KEL TAFADDEST qui ont quitté leurs maîtres il y a 10 ans se sont mis à cultiver au Nord du Gorouol, en face du village de Yatakala (Songhay). Après des années difficiles, ils ont maintenant assez de mil pour en vendre l'année où la récolte est bonne.

Ce qui caractérise aussi l'économie des IKLAN par opposition à celle des nobles et des IMRAD, c'est la participation de chacun, hommes et femmes, à la vie économique du groupe : les femmes ont un budget personnel autonome dont elles disposent pour entretenir la tente ou la remplacer, et pour acheter des instruments de cuisine ou parfois des bijoux, leur mari ayant la charge de leur fournir les vêtements. A la récolte du mil, l'homme donne à sa femme une part de la récolte : chez les IKLAN TINGUEREGUEDECH, chaque jour le mari donne à sa femme une petite gerbe de mil, et à la fin de la récolte, il lui donne en plus de 10 à 15 gerbes. Chez presque tous les autres IKLAN, le mari donne à sa femme de 10 à 20 bottes de mil après la récolte, selon sa richesse et l'étendue de ses champs. Souvent aussi, après avoir moissonné une première fois, (Alley Wizaran, la première récolte, de beaucoup la plus importante), il donne quelques bottes à sa femme, puis il lui abandonne la deuxième petite récolte (Akaleb Leb). On met de côté également 1/10 des gerbes récoltées pour les marabouts, c'est la Tamesdeg. Certains donnent aussi une dizaine de gerbes à leur belle-mère.

Et sur les champs on peut voir, côte à côte, dans l'Ouest du Niger, le grenier familial (Aguerid), en paille, coiffé d'un toit conique et monté sur une solide estrade en bois, et de petits greniers (Sokrat ou Sirgasou) faits souvent de nattes de pailles montées sur un tréteau de bois, et que ne recouvrent que quelques branchages d'épineux : c'est là que la femme entrepose sa récolte personnelle.

L'homme vend s'il le peut, une partie de sa récolte en mil, pour trouver l'argent de l'impôt et pour acheter de nouveaux animaux,



Fig. 8 — Bella semi-nomades vendant du mil en grains dans de grands sacs de cuir au marché d'Ayorou



Fig. 9 — Bella sédentaires vendant du mil en gerbes au marché d'Ayorou.



Fig. 10 — Grenier de l'homme (AGUERID) à gauche et de la femme (SOKRAT), dans un champ à l'Est d'Ayorou.



Fig. 11 — Tente sur un champ de mil. IKLAN DOUFARAFARAK, près de Teguey (cercle de Téra)

et la femme vend aussi le mil qu'elle a gagné pour se procurer des peaux pour les tentes en premier lieu, mais aussi pour acheter des écuelles de bois, des nattes de lit, des coussins, des bijoux. Parfois aussi, elle achète quelques moutons, qu'elle conserve jusqu'à la Tabaski pour les revendre à ce moment là.

Mais si les champs sont peu étendus, comme c'est souvent le cas au Nord de Filingué ou de Tahoua, l'homme garde son mil pour la consommation familiale, alors que sa femme vend, dans tous les cas, sa petite part. Et c'est ainsi qu'apparaît le rôle important de la femme dans l'économie BELLA.

De même, le fils qui continue à aider son père à exploiter le champ familial, vend aussi la récolte de son petit champ personnel (Etakas), car c'est son père qui se charge de sa subsistance.

Mais, vers le Sud, à Bankilaré, Ayorou, Ouallam, les champs sont de plus en plus étendus, et la production en mil des IKLAN de plus en plus considérable. Ce sont alors des vendeurs sur tous les marchés, à tel point qu'ils ont presque le monopole de la vente du mil (1). Et ce qui est remarquable, c'est qu'ils ont rapidement acquis une grande expérience dans la commercialisation de leurs récoltes : ils savent très bien que le mil se vend plus cher à l'époque de la soudure, et hommes et femmes ne vendent que le strict minimum pendant la saison sèche, et attendent la dure période de la soudure, pour mettre en vente la part de récolte qu'ils ont pu conserver.

#### d) L'Élevage

Si nous avons jusqu'ici surtout insisté sur les travaux des champs, la culture et la vente du mil, c'est en raison de l'importance considérable que prend l'agriculture BELLA dans l'économie rurale du

(1) d'autant plus que les Songhay trouvent indigne de vendre du mil, si les autres sédentaires le font ailleurs.

Niger, et en particulier dans celle de la région occidentale. Mais ces semi-nomades sont aussi des éleveurs dont les troupeaux représentent une très grande valeur. Les recensements administratifs montrent un accroissement continu du cheptel, tels ces trois recensements successifs du groupement TINGUEREUEDECH (Imajeren, Imrad, et Iklan ne sont pas distingués ici).

Années	Moutons Chèvres	Boeufs	Anes	Chevaux	Chameaux
1941	93.432	12.848	1.660	220	26
1947	95.485	18.283	1.733	459	81
1958	112.770	25.325	1.965	475	249

Mais ces recensements sont largement sous-estimés : une grande partie du troupeau échappe aux agents recenseurs, "dans la proportion au moins des 4/5" (1), comme l'a montré une enquête récente à propos des contestations sur la propriété d'animaux entre les IMAJEREN et leurs IKLAN (cf. Chap 2)

Souvent également, des vérifications inopinées à la suite de dégâts causés aux cultures par des troupeaux, font apparaître un nombre considérable d'animaux non déclarés : 107 bovins chez un propriétaire qui en avait déclaré 14, par exemple (2). Ainsi, il peut apparaître étonnant que ces éleveurs qui possèdent d'immenses troupeaux se mettent à la culture sur une très grande échelle. La raison en est que pour eux, la culture du mil est avant tout une culture commerciale, ils achètent de nouveaux animaux qui viennent encore grossir leurs troupeaux. Les femmes elles-mêmes, si leur petite récolte le leur permet, achètent

(1) cf Rapport RIOU

(2) Communication du chef de poste de Bankilaré.

parfois quelques moutons et chèvres qui sont leur propriété personnelle. Ainsi, à la différence des purs éleveurs, qui doivent vendre des animaux pour s'approvisionner en mil, ces IKLAN vendent du mil pour augmenter leurs troupeaux.

e) Les ressources annexes. (travail salarié, émigration)

Mais les IKLAN semi-nomades ne se contentent pas des ressources que peuvent leur procurer l'agriculture et l'élevage. Beaucoup vont s'employer chez les sédentaires voisins ou dans les villes, contre rémunération. Ce genre de travail est appelé Tefert.

Prenons le cas des IKLAN IMAJEREN des TINGUEREGUEDECH : ils cultivent à l'Ouest de Bankilaré. Après les récoltes, ils engrangent le mil dans les greniers, mènent leurs animaux à Kokoro, à une cinquantaine de km au Sud-Est. Pendant cette transhumance, les hommes vont travailler chez les SONGHAY sédentaires : ils débroussaillent pour eux de nouveaux champs, et pour cela on les paye à la journée ou à la tâche, le prix étant fixé à l'avance, de 500 à 1000 francs selon la taille du champ des SONGHAY, et en récompense du fumier fourni, on leur donne une gerbe de mil tous les trois jours. Enfin, ils vont au marché de Kokoro vendre du lait, de la gomme, du bois. Ainsi, quand ils rentrent chez eux, leur récolte est intacte, et ils peuvent attendre la saison chaude pour la mettre en vente, quand les prix commencent à monter.

Les SAWANI, qui cultivent à une dizaine de km à l'Est d'Ayorou, vont, leurs propres travaux agricoles terminés, aider les SONGHAY sédentaires voisins : pour le sarclage, (Agayak), on leur donne de 200 à 250 francs par jour. Ils vont aussi défricher les nouveaux champs. Et lorsque les SONGHAY veulent construire leurs cases, ils apportent dans les villages les arceaux de bois qui en forment l'armature, et on leur achète 5 fagots de ces branches souples pour 500 francs.

Enfin, beaucoup d'IKLAN vont battre le mil chez les sédentaires, et leurs femmes le piler.

L'émigration dans le sud, au Ghana particulièrement, est souvent importante. Elle revêt deux formes différentes : d'abord ceux qui vont vendre leurs animaux à l'étranger et reviennent lorsqu'ils ont mené à bien leurs transactions : elle est le fait de riches propriétaires de troupeaux. Et il y a enfin tous les jeunes gens qui partent au Ghana, la récolte terminée, pour 4,5 ou 6 mois. Là-bas, ils sont porteurs "Kaya-Kaya", sur les marchés, dockers sur les ports (c'est même une de leurs spécialités) ils pilent aussi pour les femmes ghanéennes des ~~creusailles~~ nt les plantations, etc ...

L'émigration est le fait des seuls IKLAN. Les IMRAD et les IMAJEREN n'y ont pas recours, car ils répugnent à s'employer comme simples manoeuvres. Enfin, l'émigration est plus importante dans les groupes de cultivateurs semi-sédentarisés que chez les nomades. Il semble que ce soit une règle quasi-générale : en effet, les travaux agricoles n'occupent qu'une petite partie de l'année, et laissent aux hommes une grande liberté pendant plusieurs mois. Plus l'élevage a d'importance dans l'économie, moins les jeunes gens pourront s'absenter, car c'est justement pendant les mois de saison sèche que le travail de creusement des puisards et d'abreuvement des troupeaux réclame une main d'oeuvre abondante et dans la force de l'âge.

Ainsi les IKLAN TAMESGUIDA, rencontrés au Nord du poste d'Abala, qui cultivent furtivement mais qui, chaque année vont à la saison des pluies à la cure salée, et sont plus éleveurs que paysans, ne partent pas chercher du travail au Ghana. Par contre les IKLAN de Bankilaré qui ne font plus que de petits mouvements autour de leurs champs, qui à la saison des pluies ne vont plus à la cure salée, et chez qui l'agriculture prend de plus en plus d'importance voient chaque

année partir un certain nombre de jeunes gens pour le Ghana et c'est sans doute dans ces villages de BELLA sédentarisés, Mamasey sur le bord du fleuve, Oumkwatta (au Nord de Filingué) que les départs sont les plus nombreux.

Ainsi, parmi les nomades, semi-nomades ou anciens nomades, l'émigration temporaire vers le sud ne peut être que le fait d'IKLAN, -qu'aucun travail ne rebute ; parmi ces IKLAN elle concerne surtout ceux chez qui l'agriculture a pris une place prédominante dans l'économie, et qui ont tendance à se fixer. On sait l'importance de ce phénomène migratoire chez tous les sédentaires de l'Ouest du Niger et la part que représente dans leur économie l'argent et les marchandises rapportées de la Basse-Côte, Ghana ou Côte d'Ivoire. Ainsi il semble que l'on puisse dire que l'économie agricole favorisé ces mouvements saisonniers, alors que l'économie pastorale y met un frein.

#### f) La circulation des biens

Le troupeau, comme chez les IMAJEREN et les IMRAD, n'est pas une propriété collective. Chaque animal appartient personnellement à un homme, à une femme ou à un enfant.

Nous ne nous étendrons pas longtemps sur la répartition du troupeau à l'occasion des différentes étapes de la vie des individus car nous répèterions ce qui a déjà été dit au sujet des nobles et des vassaux.

La dot est constituée le plus souvent en chèvres et moutons quelquefois en boeufs. A son mariage, la jeune épouse rejoint le campement de son mari avec la tente et le matériel domestique. Elle emporte avec elle ses animaux de naissance, si elle en a, et les animaux que son

père lui prête (Tewet ou Aghnem) (1). Parfois le père laisse à sa fille les animaux de la dot, sinon il lui reviennent à la mort de celui-ci, en plus de sa part normale d'héritage. Ainsi la femme se trouve, dès son mariage, à la tête d'un petit troupeau. Elle peut l'augmenter si elle arrive à se procurer des revenus suffisants, avec le mil et le fonio, le bois et tous les produits qu'elle va vendre au marché. Elle dispose ainsi d'un petit capital, à la différence de la femme noble dont le troupeau est géré par le père, ou même de la femme IMRAD, qui ne peut se procurer de revenus personnels.

A la suite d'un décès, les biens du défunt sont, en principe, partagés par un marabout, selon le rite musulman.

Ainsi ce troupeau risque de se disperser au gré des décès et des mariages : il importe donc de pratiquer des alliances opportunes permettant de ne pas éparpiller ce capital, et le mariage entre cousins est un moyen d'y parvenir. C'est du moins l'explication qui nous a été donnée par les intéressés du grand nombre d'unions de ce type que nous avons rencontrées.

Au campement d'Iderfan Tougue, cultivant près de Bagaré, à 70 km au Nord de Tahoua, sur 12 ménages, 7 avaient épousé leur cousine croisée (Toubobaz...), 2 leur cousine parallèle (Aramedin), 1 la fille de sa cousine croisée et l'autre la fille de sa cousiné parallèle. Un seul homme du campement avait épousé une fille non parente.

Cultivateurs, les IKLAN bien souvent thésaurisent sous forme de troupeaux. Cultivateurs et éleveurs, manoeuvres à l'occasion, ce sont

(1) Chez les BELLA ARKANA, qui passent la saison sèche à Markey, à mi distance entre Tahoua et Filingué, Aghnem signifierait : "voilà le lait pour toi".

aussi d'assidus commerçants, dont le rôle est particulièrement important dans l'Ouest du Niger.

g) Marchés BELLA (1)

Les IKLAN sont présents sur presque tous les marchés des régions qu'ils habitent et qu'ils parcourent. Nous avons observé dans l'ouest du Niger plusieurs marchés et répertorié tout ce qui était vendu par les hommes et les femmes BELLA. Voici deux exemples de marchés.

1 - Celui de Teguey est un petit marché situé à 20 km au nord ouest de Bankilaré qui a lieu le lundi. Teguey est un village SONGHAY, entouré de champs cultivés par les IKLAN semi-nomades. Dans toute la région il y a ainsi une imbrication de villages SONGHAY sédentaires et de campements BELLA. C'est au début du mois de décembre que nous l'avons visité.

Les femmes BELLA offraient du mil et du sorgho, qu'elles échangeaient avec les femmes SONGHAY :

- mil contre tabac : 5 petites Calebasses de mil (valeur 5 francs chacune), contre un tas de tabac.

- mil contre boulettes de condiment pour la sauce (Marari) : une petite Calebasse de mille contre une boulette.

- mil contre gombo : une petite Calebasse de mil contre 1 tas de gombo.

Teguey est donc un petit marché d'échanges locaux, où femmes sédentaires et nomades troquent de très petites quantités de marchandises pour leurs besoins domestiques immédiats.

2 - Le marché d'Ayorou a lieu le dimanche. Situé sur la rive gauche

(1) Répétons que les termes IKLAN (Touareg), BELLA (Songhay-Zerma) et BOUZOU sont synonymes. Nous employons ici plus fréquemment le terme BELLA, car les marchés observés se trouvent en pays Songhay.

du fleuve, c'est un marché très important auquel l'on vient aussi bien de la rive HAOUSSA que de la rive GURMA. C'est en fait le plus grand marché de l'Ouest du Niger, entre Niamey et le Mali.

Sur la place, les BELLA forment une auréole tout autour du marché, en dehors des parties couvertes par les hangars. Près de l'embarcadère se tiennent les BELLA de la rive GOURMA, qui ont traversé le fleuve ; leur faisant suite, plus à l'extérieur, ceux de la rive HAOUSSA.

La principale marchandise vendue par les BELLA est le mil. Hommes et femmes en vendent, mais les femmes sont les plus nombreuses (les 3/4). Elles vendent et échangent le mil.

Vente : Le mil est apporté en gros sacs de cuir (Samed), vendu 1200 francs en Novembre. Il est acheté par des nomades, ou par des commerçants qui apportent de gros sacs de toile ou de jute qu'ils remplissent, après avoir acheté du mil à différentes vendeuses. Certains vendent le mil en gerbes (non battu). Ce sont les BELLA sédentaires du village voisin de Beibaten.

1 grosse gerbe : (Tibolast) : 200 francs

1 petite gerbe : (Gallo) : 175 francs.

Echanges : des commerçants sont installés sous un auvent avec de gros sacs de toile, et ont à côté des peaux et du tissu.

Contre les peaux, les femmes BELLA échangent 1 Samed contre 5 peaux de mouton et de chèvre. La peau vaut environ 200 francs. En avril-Mai le prix du mil monte, et 1 sac de cuir est échangé contre 9 à 10 peaux.

Contre les tissus : le mil est vendu contre de la percale blanche ou bleu foncé. L'unité de mesure pour le tissu est la coudée (Aril). On échange 1 Samed de mil contre 10 à 15 coudées de percale.



Les femmes BELLA vendent aussi :

- Le fonio sauvage (Ichiban), car la récolte est surtout de leur ressort.

- Des Haricots, par les femmes BELLA habitant près des sédentaires à Garey (10 km à l'Est d'Ayorou).

- La gomme (Tanoust) qui coule du tronc des arbres. Elle est récoltée par les femmes pendant toute la saison sèche : on croque la gomme.

- Le beurre fondu : 125 francs la petite bouteille de bière.

- Le lait caillé

- Le bois de chauffé. Le fagot coûte de 25 à 50 francs suivant sa taille.

- des piquets pour les lits des SONGHAY : 15 francs pièce,

- des baguettes pour les arceaux des tentes, 15 francs pièce,

- des fagots de bois pour confectionner les arceaux de l'armature des cases SONGHAY,

- des perches de pirogues.

- des bottes de paille (Aborom), qui servent à fabriquer les seccos pour la construction des cases SONGHAY et ZERMA,

- des bottes de paille très fine (Afazo), qui servent à faire des nattes de lit et des paravents qui isolent les lits de l'extérieur.

Pour tout ce qui concerne l'utilisation du bois, le service des Eaux et Forêts réclame un permis de coupe de bois, ce dont se plaignent amèrement les BELLA, encore très réfractaires à toute réglementation ou contrainte administratives.

Les hommes BELLA vendent :

- du mil,

- des seccos de paille (Aborom) tressés pour les paillottes SONGHAY, pour 100 à 150 francs l'un.

- des poutres pour la construction des maisons à toiture en terrasse (Argamasse).

Enfin, les hommes s'occupent de tout ce qui concerne le commerce du bétail.

Cette longue énumération des objets mis en vente par les BELLA permet de faire quelques constatations :

- Les BELLA, dans l'Ouest du Niger, ont le quasi monopole de la vente du mil : mil vendu, ou échangé spécialement par les femmes.

- En dehors du mil, les BELLA tirent profit des produits de la cueillette (fonio, gomme) ou de ramassage (bois, paille, etc ...)

..

.. ..

Le marché occupe une grande place dans la vie et l'économie des BELLA. Ceux chez qui l'agriculture tient une place mineure vendent en plus grande quantité les produits spontanés de la brousse : bois, paille, gomme, Mais les BELLA s'efforcent de tirer profit de toutes les disponibilités du milieu naturel : l'acquisition de nouvelles ressources ne signifie pas qu'ils abandonnent les techniques traditionnelles de la vie nomade : s'ils cultivent du mil, ils continuent à récolter le fonio sauvage, même s'ils ont assez de mil pour leur consommation propre, car cela permet de n'entamer le grenier que plus tard, et une part plus grande de mil peut être ainsi commercialisée. Et c'est sans doute la persistance des habitudes de la vie nomade qui fait que les BELLA continuent à tirer parti de toutes les ressources qui leur sont offertes.

Ils sont des éleveurs aux troupeaux considérables, et des agriculteurs gros producteurs de mil. Ils conservent encore des habitudes nomades, utilisant encore la tente, ou une case oblongue (Ekarban), qui rappelle la tente, mais certains ne se déplacent plus guère.

Appartenant à un groupe méprisé des uns (IMAJEREN et IMRAD) peu aimé des autres (SONGHAY), qui les accusent volontiers de vols et de tous les méfaits, les BELLA ont cependant une faculté d'adaptation que n'ont ni les uns ni les autres. Aucun travail ne les rebute, et ils se louent pour n'importe quelle tâche.

Mais la tendance des BELLA à se mettre aux travaux agricoles fait qu'ils deviennent à la fois éleveurs et agriculteurs. Aussi, vivant en nomades quoique se déplaçant peu, ils sont le trait d'union entre les deux. Lorsqu'ils sont surtout des éleveurs, ils vendent des animaux pour se procurer du mil. La vente des animaux a lieu chaque fois que le besoin de mil se fait sentir, c'est-à-dire un peu à tous les moments de l'année, en fait surtout pendant la saison sèche, où ils se trouvent le plus près des marchés et en particulier en Mars-Avril, lorsqu'il faut trouver l'argent de l'impôt.

Les BELLA passent pour vendre leurs animaux d'une manière inconsidérée (1) et même, "selon certains vétérinaires, leur commercialisation serait abusive et nuirait au maintien du troupeau en entamant le capital". Or, à partir du moment où ils se mettent aux cultures, les BELLA deviennent des vendeurs de mil. Désormais, ils ont la double dépendance du champ et du pâturage. Mais c'est au champ qu'ils demandent l'argent pour l'impôt ou pour les vêtements. Ils ne vendent plus guère d'animaux, et souvent même ils deviennent acheteurs. Ils ont l'avantage alors de jouer sur la fluctuation des prix.

On sait que le prix du mil et des bovins suivent une courbe inverse, avec un léger décalage, car lorsque le mil est abondant à la traite, l'argent des cultivateurs s'emploie les mois suivants à acheter

(1) M. DUPIRE, Les facteurs humains de l'économie pastorale p. 39.

du bétail dont les prix montent. A l'époque où le mil est rare et cher, avant la récolte en Juillet-Août, les prix des bovins sont presque à leur minimum". (1)

Comme nous l'avons vu, les BELLA, surtout dans l'Ouest mettent en vente le mil au moment où il est rare, ainsi ils disposent d'argent frais à l'époque où les prix des animaux sont eux, au plus bas.

L'économie des BELLA est donc importante pour l'Ouest du Niger : ce sont eux qui fournissent le mil sur tous les marchés, et qui, en quelque sorte, possèdent les "greniers de réserve" de la région. On peut se demander quelle forme va prendre l'évolution de ces semi-nomades. Ils sont parfaitement capables de s'adapter à toutes les situations nouvelles. Dans l'Est du Niger, on a décrit récemment (2) l'organisation originale du terroir d'un village BOUZOU sédentarisé. Les BELLA de l'Ouest actuellement, ont tendance à limiter de plus en plus leurs déplacements et à se fixer autour de leurs champs, c'est-à-dire en ordre dispersé. Ils occupent ainsi tous les espaces entre les villages SONGHAY, et les rapports à propos des terrains de culture sont souvent tendus.

En fait, le problème des IKLAN, BELLA ou BOUZOU est le problème de toute la zone sahélienne.

- (1) M. DUPIRE. La place du commerce et des marchés dans l'économie des BORORO (fulbe), - IFAN NIAMEY p. 33.
- (2) Guy NICOLAS : Un village BOUZOU du Niger. Etude d'un terroir. Cahiers d'O.M. 1962 T.XV pp. 138-165.

## CHAPITRE VI

### LES PROBLEMES DU SAHEL.

Le Sahel devient une frange pionnière, où entrent en contact sédentaires et nomades, cultivateurs et éleveurs. De nombreux problèmes sont ainsi posés, et l'Administration a dû chercher à régler la progression vers le Nord des cultures. Une limite, au Nord de laquelle les cultures sont interdites, a été fixée en 1954 (1). Cette limite a dû être modifiée en 1961 (2) et repoussée plus au Nord. Mais la loi de 1961 précise dans son article 3 que "les cultures et défrichements déjà entrepris par des agriculteurs sédentaires au nord de cette limite au moment de la promulgation de la présente loi devront être abandonnés une fois la récolte terminée.

Article 4 : "Demeurent autorisées au nord de la limite définie ci-dessus les cultures vivrières entreprises par les Nomades pour leur subsistance propre, ainsi que les cultures d'oasis".

Ainsi cette loi cherche à conserver aux nomades leurs pâturages traditionnels et à les protéger contre la poussée des sédentaires vers le Nord.

Cette limite qui pourrait faire penser qu'elle trace une frontière entre éleveurs et cultivateurs, entre nomades et sédentaires en les isolant chacun dans un domaine propre, ne cherche qu'à réserver aux nomades des pâturages indispensables, et à limiter cette progression des cultures vers le Nord, dans une zone de frange climatique à l'équilibre instable.

(1) Arrêté du 10 février 1954.

(2) Loi n° 61 - 5 du 21 mai 1961, fixant la limite Nord des cultures J.O. de la République du Niger, n° spécial 3, p. 30.

On sait en effet que ce qui caractérise le climat sahélien, c'est une très grande variabilité des pluies d'une année à l'autre, ou les cycles d'années sèches succédant à des cycles d'années pluvieuses (1). C'est pourquoi il est dangereux d'exposer ces contrées marginales à de mauvaises récoltes, d'autant plus catastrophiques que le petit mil est quasiment une monoculture. Enfin, ouvrir le Sahel aux cultivateurs, c'est risquer de voir se créer des villages, avec des zones de cultures concentriques, créant des vides de végétation spontanée et des zones mortes difficiles à reconquérir comme pâturages. C'est aussi apporter un surcroît d'animaux, car les cultivateurs sont aussi éleveurs.

Cette limite ne cherche donc pas à séparer éleveurs et agriculteurs car, en fait, les éleveurs nomadisent dans les régions où les cultures sont autorisées, et se livrent aux-mêmes de plus en plus à l'agriculture : c'est le cas par exemple des KEL GRESS de la région de Madoua et Birni n'Konni, et des nomades du cercle de Téra. Les conflits sont alors fréquents entre sédentaires et nomades.

a) Conflit de terres : Les conflits au sujet des terres cultivées par les nomades et contestées par les sédentaires sont fréquents. Prenons par exemple le cas des semi-nomades du cercle de Téra : ils cultivent, tout au moins pour beaucoup de BELLA, depuis plusieurs générations. Mais la monoculture du mil qu'ils pratiquent demande de grands espaces, et ils étendent constamment leurs superficies cultivées. C'est à l'époque où les nouveaux champs sont attaqués que les conflits éclatent, c'est-à-dire d'Avril à Juillet. Signalons (2) quelques conflits entre SONGHAY et BELLA de ces dernières années :

- (1) Depuis une dizaine d'années, on signale dans la zone sahélienne une pluviométrie plus abondante et un relèvement de la nappe phréatique : citons le cas de la mare de Keita (cf rapport COGERAF 1962: "La mare de Keita"), où l'on trouve la nappe à 6 mètres, alors qu'en 1942, il fallait la chercher à 20 mètres. Ces séries d'années plus humides font souvent partie d'un cycle et il faut craindre qu'elles soient suivies d'une série inverse.
- (2) Cités dans rapport LARUE 1951, "Recensement du groupement LOGOMATEN - TINGUE-REGUEDECH, dans les archives du cercle de Téra, et renseignements aimablement communiqués par M. le Commandant de Cercle.

- en 1951, entre villageois de Gaya (village de la rive droite du Gorouol) et BELLA MISSIGUINDER, rixe qui fit 5 morts et 10 blessés. Une nouvelle contestation éclata en 1961, non pas au sujet des terres déjà cultivées par les BELLA, mais sur leur extension vers le Sud. Un accord fut signé entre le chef de Gaya et BOULLA, l'Amenekal des TINGUE-REGUEDECH : les BELLA conservent leurs terrains, mais ne s'étendent plus vers le Sud.

- en 1951, entre villageois de Tara (à 15 km au sud de Bankilaré) et BELLA IRABAMBAN,

- en 1952, à Koulam, entre SONGHAY de Sedi (25 km au sud de Bankilaré) et BELLA KADAMATEN,

- en 1951, à Ouseltan, près de la mare d'Ossolo, sur la route de Dori, entre PEUL GAOBE et BELLA KEL TAMIJIRT,

- enfin, en 1962-1963, conflit ouvert et non réglé entre SONGHAY de Filokédé et BELLA KEL TASSOUET, toujours au sujet de champs et de leurs extension.

Ainsi, ces différends montrent toujours un désir des sédentaires d'empêcher les BELLA de s'étendre inconsidérément : or il est difficile de fixer des limites à des semi-nomades qui n'ont pas à proprement parler de terroirs autour d'un centre d'habitat permanent, les BELLA sont éparpillés un peu partout, en ordre dispersé, et leur progression se fait, soit à partir de champs cultivés depuis très longtemps et qu'on ne leur conteste pas, mais qui s'étendant petit à petit, arrivent au contact des terroirs sédentaires, soit par une nouvelle implantation, lorsqu'ils se mettent à la culture. Les sédentaires redoutent ce grignotage des terrains disponibles, et cette occupation de tous les espaces entre leurs villages. Ces conflits risquent de se multiplier du fait du dynamisme des BELLA et de leur agriculture extensive qui réclame de vastes superficies.

b) Conflits au sujet des dégâts causés aux cultures :

Les troupeaux des nomades ou semi-nomades qui habitent ou parcourent les régions densément peuplées ou cultivées, causent souvent des dégâts considérables aux cultures. Un décret (1) a établi comment sont dédommagés les propriétaires de ces champs.

"En dehors des couloirs de passage, et pour la période allant des premières pluies au 15 novembre, pour les champs situés dans un rayon de 10 km autour du village, et jusqu'au 31 décembre pour les champs situés au delà de cette limite, les dégâts seront remboursés forfaitairement comme suit, par tête d'animal, le règlement étant effectué à parts égales entre le berger et le propriétaire des animaux, sans préjudice des sanctions pénales prévues par la loi :

1°) Entre le lever du soleil et son coucher :

- cheval, 300 francs
- boeuf, 250 francs
- chameau, 200 francs
- âne, 100 francs
- mouton, chèvre, 25 francs.

2°) Entre le coucher du soleil et son lever, les taux fixés au paragraphe 1 de l'article 7 seront doublés.

3°) En cas de récidive, les taux fixés... seront triplés qu'elle ait lieu de jour ou de nuit..."

Inutile de dire que l'application de ce décret s'avère souvent difficile, il faut faire la preuve du nombre d'animaux qui ont divagué dans son champ. Il faut suivre les traces pour retrouver les animaux

(1) Décret n° 59.180 S.E.P. du 28 octobre 1959, réglementant la circulation et le droit au pâturage du bétail dans les zones de cultures.

lorsque les dégats ont été faits de nuit. Beaucoup de nomades vivant en zone sédentaire sont ainsi justiciables de lourdes amendes ; un notable KEL GRESS de la région de Madaoua a dû ainsi payer plus de 200,000 francs.

Les nomades protestent, prétendent que les sédentaires, dès qu'un de leurs troupeaux a fumé un terrain, et ainsi ne leur laissent plus de pâturages. D'autres accusent les sédentaires de provoquer de faux dégats, ou d'attirer quelques animaux dans leurs champs, pour pouvoir être dédommagés.

Ce décret, même s'il est difficilement applicable, oblige cependant les éleveurs à une discipline plus grande et à une meilleure surveillance de leurs troupeaux.

Mais il arrive que des sédentaires mettent en cultures des terres commandant l'accès à des mares ou à des puits, d'où des conflits fréquents près des points d'eau.

c) Conflits au sujet des terrains mis en culture autour des points d'eau :

"Les conflits entre cultivateurs et éleveurs ont souvent pour origine la prise de possession par les premiers des terrains situés à l'alentour des puits et puisards et en bordure des mares", dit M. RIOU dans son rapport (1) sur les relations entre sédentaires et nomades dans la circonscription de Tahoua. Et il poursuit en disant qu'il devrait être interdit de cultiver dans un rayon de 300 mètres autour des mares, et qu'il faudrait garantir leur accès.

Prenons un exemple d'un conflit de ce genre : dans le cercle de Téra, en 1956, les TINGUEREGUEDECH qui mènent leurs troupeaux vers

(1) Inspecteur RIOU, Compte rendu de tournée cercles Tahoua - Agadez, subdivision de Dakoro, 6 Janvier-12 mai 1960 - Notes dactylographiées, 21x27, 44 pages, NIAMEY 1960.

les terres salées situées au bord du Niger sur la rive GOURMA, en amont de Kandadji, se plaignent que les sédentaires étendent de plus en plus leurs champs, et leur interdisent l'accès du fleuve, ou les obligent à pénétrer dans les champs, en mettant à mal les cultures. Un procès-verbal (1) de conciliation décide : "les deux passages suivants seront réservés aux troupeaux sur une bande Est-Ouest d'une largeur d'un kilomètre ..."

C'est ainsi que dans chaque cas, puits, mare, bord de fleuve, une réglementation doit être établie.

d) Conflits entre Nomades autour des puits.

Enfin des conflits peuvent éclater au sujet de l'utilisation des nouveaux puits en ciment et des stations de pompage construits par l'Administration. Souvent sur ces emplacements, existaient des puisards creusés par un groupe qui s'en réservait l'usage. Ces nouveaux équipements, très coûteux, sont désormais un service public. Mais cette notion de service public n'est pas facile à faire admettre à de petits groupes ethniques jaloux de leurs prérogatives et de leur particularisme.

Il a donc fallu, suivant les cas, puits ou station de pompage, réserver à chaque groupe ethnique sa poulie ou son bac abreuvoir, pour éviter des heurts ou même des bagarres entre bergers chargés de l'abreuvement des troupeaux.

..  
.. ..

Le Sahel est donc une zone qui, depuis une vingtaine d'années, sollicite de plus en plus l'attention de l'Administration. L'élevage restant encore, avec l'agriculture, la base de l'économie de la

(1) Procès-verbal de conciliation du 25 février 1956, tribunal de 2° degré de Tillabéry.

république, on a essayé de mettre en valeur cette zone en créant des secteurs de modernisation pastorale et en règlementant son développement tout en préservant les droits d'usage traditionnels des populations nomades.

## CHAPITRE VII

### CONCLUSIONS

On a essayé, au cours des pages qui précèdent, de faire apparaître aux yeux du lecteur non spécialisé, mais ayant besoin d'une vue d'ensemble des problèmes humains de la République du Niger, économiste ou planificateur par exemple, les aspects particuliers d'un groupe humain dont la vie est étroitement liée, plus qu'aucun autre peut-être, à l'équilibre d'un milieu naturel hostile et instable.

Ce groupe humain connu surtout par son côté légendaire "d'homme voilé du désert", et par une littérature assez éloignée de la réalité nigérienne, pose une série de problèmes :

- problèmes internes, dus à l'ébranlement de cette société dont les aspects féodaux sont totalement incompatibles avec les structures politiques, économiques et sociales d'un état moderne, et qui voit s'ébaucher l'établissement de nouveaux rapports entre ses classes sociales,

- problèmes "externes", si l'on peut dire, résultant du changement de nature des contacts de cette société avec les autres groupes humains environnant, nomades également, comme les PEUL, ou populations paysannes sédentaires.

Traditionnellement, en effet, ces rapports et ces contacts étaient réglés d'après les intérêts particuliers des groupes - ou des fractions de groupes - en présence. Les relations étaient de nature plus ou moins pacifiques : trafic commercial, relations d'ordre religieux, suzeraineté ou suprématie d'un groupe sur un autre, sentiments d'infériorité ou de supériorité des uns par rapport aux autres, rezzous, guerres, etc ...

La colonisation, nous l'avons vu, n'a rien fait pour rapprocher ces deux humanités juxtaposées, sinon veiller à faire régner l'ordre, c'est-à-dire à avantager les sédentaires au détriment des nomades, enlever sa principale raison de vivre à la classe dirigeante de la société Touarègue.

Le fait d'ailleurs que l'administration ait été civile dans le cas des sédentaires et longtemps militaire dans celui des nomades, contribua à creuser un profond fossé entre les deux genres de vie. Et l'Indépendance, conquise par les populations sédentaires de la zone "soudanaise", ne suffit pas à combler ce fossé automatiquement et immédiatement par la proclamation de l'unité nationale et la délimitation de frontières établies par le colonialisme sans tenir compte des genres de vie traditionnelle, comme on l'a vu en ce qui concerne les nomades de l'Ouest de la République (Chap. III, p.12).

Notre propos n'est pas ici de développer ce problème, dont sont conscients tous les dirigeants africains, mais bien d'essayer de trouver le "dénominateur commun", la notion d'intérêt général et national, s'opposant d'une manière constructive aux particularismes ethniques de jadis.

Une solution qui fut souvent prêchée, un peu partout dans le monde, est celle de la "sédentarisation", sous une forme plus ou moins autoritaire.

Autoritaire, comme cela a été le cas en U.R.S.S. ou en R.A.U. où comme l'écrit le Professeur Muh'ammade Awad "Le devoir de tout gouvernement fort est de mettre en oeuvre une politique de sédentarisation complète ou partielle des groupes nomades. Que les motifs soient d'ordre humanitaire, politique, économique, stratégique ou administratif,

il importe que ce résultat soit obtenu le plus rapidement possible"(1).

Sédentarisation spontanée, si l'on en juge par la tendance qui se manifeste d'une manière très générale depuis un demi-siècle environ.

Le nomadisme, a-t-on dit, est une adaptation à un milieu physique particulièrement hostile. On peut donc admettre qu'il évolue dans la mesure où les éléments nouveaux apportent des améliorations ou des transformations au milieu.

Dans bien des régions de la zone aride, ce changement a été apporté par un bouleversement économique, tel que la mise en valeur industrielle de richesses jusqu'alors inexploitées (puits de pétrole, extraction de minerais divers, etc...), apportant des ressources nouvelles.

A notre connaissance, tel n'est pas le cas, du moins dans un avenir immédiat, pour la république du Niger, où agriculture et élevage restent les deux ressources essentielles.

Dans ce cas, les changements du milieu naturel dus à l'initiative humaine, sont le plus souvent la création de puits, de forages, déterminant la concentration des troupeaux en certains points pendant une partie de l'année, ce qui ne va pas sans surcharger les pâturages alentour. Et une étude récente a déterminé le nombre d'animaux pouvant pâturer autour des puits dans un rayon de 5 à 10 km, sans qu'il y ait surcharge pendant la période de pénurie d'eau, soit 7 à 8 mois de l'année (2).

- (1) M.AWAD : "La sédentarisation des tribus nomades et semi-nomades dans le Moyen-Orient", revue Inter. du travail, Janv.59,p.34, cité dans "Nomades et Nomadisme en zone aride, UNESCO,p.517.
- (2) RECEVEUR : Hydraulique Pastorale : bases d'une politique de l'eau en zone sahélienne - Niamey 1960.

On sait que cette politique de puits et forages n'est pas sans danger, car la présence permanente d'un important troupeau autour des puits provoque une destruction totale des pâturages, allant souvent de pair avec l'installation de cultures qui empêchent la végétation naturelle de se reconstituer.

Et si la sédentarisation se marque par une migration vers le Sud, vers la zone des cultures, comme pour les ILLISAWAN de Keita, ou les Touareg de l'Imanan et du Tagazar, elle va de pair avec un abandon de l'économie pastorale.

Et la forte poussée démographique de l'ensemble du pays, ainsi que le développement de l'agriculture vivrière et industrielle (arachide, coton), rend impensable un repli général vers le sud, où se mêleraient et se fondraient anciens nomades et sédentaires, comme cela s'est fait dans certains cas (BELLA et BOUZOU bien intégrés en pays SONGHAY ou HAOUSSA).

Nous n'aborderons pas le problème technique de l'amélioration du nomade <sup>isn</sup> pastoral, qui n'est pas de notre ressort, mais nous constaterons seulement que chez les Nomades Touareg, le troupeau appartient le plus souvent aux rares familles nobles, aux marabouts, et, à un moindre degré, aux IMRAD. Lorsque les IKLAN cherchent à quitter leurs maîtres, ils laissent ceux-ci démunis de main-d'oeuvre, et se trouvent eux-mêmes sans troupeaux, c'est-à-dire privés d'un travail qu'ils connaissent parfaitement, mieux souvent que leurs maîtres. C'est alors qu'ils vont chercher des terrains de culture, ou émigrent pour se louer comme manoeuvres, pour essayer, dans l'avenir, de se constituer un petit troupeau. Car le but poursuivi, en se libérant et en quittant les maîtres, n'est pas de renouer avec le groupe d'origine, puisque les IKLAN avaient totalement assimilé la culture Touarègue, mais bien d'imiter et d'essayer d'égaliser leurs maîtres. Beaucoup n'y arriveront pas.

Il nous paraît donc important de conserver à ces IKLAN leur vocation pastorale, et c'est là qu'une formule est à trouver : peuvent-ils continuer à entretenir le troupeau de leurs anciens maîtres, aux prix d'une juste rétribution fixée, ou la tradition est-elle trop forte encore pour qu'ils puissent se libérer sans séparation radicale ?

Il nous semble, après ces quelques mois passés sur le terrain et au vu de tous les stades intermédiaires que nous avons rencontrés, entre la vie traditionnelle presque intacte et l'abandon complet de la vie nomade, qu'il n'existe pas une solution valable pour tous. Chaque groupe, ou chaque région, devra faire l'objet d'une étude particulière plus poussée, pour déterminer, en fonction des conditions naturelles et du stage d'évolution locale, la solution la plus intéressante sur le plan économique et la plus valable sur le plan humain.

Citons, sans être trop affirmatifs, car nous les avons seulement rencontrés au cours de la cure salée en septembre 1962, le cas des KEL GRESS, qui vivent en zone sédentaire (région de Madaoua), continuent à entretenir un important troupeau de chameaux qui participe à L'Azalaï (1) de Bilma. Eleveurs, commerçants et transporteurs, les KEL GRESS représentent peut-être un type d'évolution particulièrement heureux : il en existe bien d'autres sans aucun doute.

C'est dire que l'évolution de la société Touarègue conditionne la vie pastorale, et à ce titre elle mérite d'être suivie avec attention. Il faut éviter que l'éclatement inévitable de cette société ait pour conséquence l'affaiblissement du troupeau, et au total, l'abandon de la zone septentrionale par toute la classe la plus dynamique du groupe Touareg, qui risque en s'émiettant et en se diluant parmi les sédentaires, de perdre leurs caractères d'éleveurs car leurs facultés d'adaptation sont grandes.

(1) Azalaï : Caravanes, qui, à dates fixes, vont acheter le sel des régions sahariennes.

Ainsi il semble que les IKLAN, naguère méprisés, et tenus à l'écart de toute responsabilité, ont un grand rôle à jouer dans l'évolution de la zone sahélienne en tant qu'éleveurs - cultivateurs, en restant au besoin bergers des anciens seigneurs. C'est en somme une nouvelle répartition des biens et du troupeau qui doit se créer progressivement, en évitant une crise trop brutale, avec les conflits aigus qui pourraient en résulter.

Citons, en guise de conclusion pour ce rapport provisoire, ces mots du Professeur J. BERQUE : "Le droit et même l'impérieux devoir de faire évoluer les nomades ne se discute pas. Le droit des nomades à évoluer en tant que tels, doit, pour être admis, se mettre en règle avec des nécessités économiques et des impératifs nationaux. On peut espérer que ceux-ci et celles-là marqueront à leur endroit plus de tolérance à mesure que se concevra et s'outillera mieux le progrès international. Alors une technique plus sûre armera plus valablement nos projets, et notre maturité plus avancée ressentira davantage combien l'originalité des cultures peut enrichir les nations particulières et l'homme en général." (1)

. . . . .

(1) J. BERQUE : Nomades et Nomadismes en zone aride, Rev. Inter. Sc. Soc. UNESCO p. 518

BIBLIOGRAPHIE

(Ne sont cités ci-après que les ouvrages et les documents utilisés pour la rédaction du présent rapport).

- 1 - CLAUZEL J. - Les Hiérarchies sociales en pays Touareg. Trav. de l'Inst. de Recherches Sahariennes, Alger. T. XXI, 1<sup>o</sup> sem. 1962, pp. 120-175.
- 2 - DRESH J. - Les transformations du Sahel Nigérien. Acta Geographica juin 1959 pp. 3-12.
- 3 - DUPIRE M. - La place du commerce et des marchés dans l'Economie des ~~berbers~~ <sup>BOUZOZO FI</sup> (Fulbe) nomades du Niger. Etudes nigériennes III - Niamey 1961 pp. 41 ronéotées.
- 4 - ----- - Les facteurs humains de l'économie pastorale. Etudes nigériennes IV. Niamey 1962. pp. 55 ronéo.
- 5 - ----- - Peuls nomades. Etude descriptive des WoDaaBe du Sahel nigérien - Paris, Institut d'Ethnologie 1962, 336 p.
- 6 - LACROIX - Recensement du groupement DOUFARAFARAK 1953. Rapport dactylographié poste de Bankilaré.
- 7 - LARUE - Recensement du groupement LOGOMATEN TINGUEREGUEDECH 1951, rapport dactylographié, poste de Bankilaré.
- 8 - NICOLAS F. - La transhumance chez les IULLEMENDEN de l'Est. Trav. de l'Inst. Rec. Sahar. T. IV 1947, pp. 111 - 126.
- 9 - ----- - Tamesna. Les IOULLEMENDEN de l'Est ou Touareg KEL DINNIK, Paris Imp. Nat. 1950 pp. 279.
- 10 - NICOLAS Guy - Un village BOUZOU du Niger. Etude d'un terroir. Cahiers d'Outre-Mer T. XV 1962, pp. 138-165.
- 11 - NICOLAISEN J. - Relations politiques et sociales chez les Touareg de l'Aïr et de l'Ahaggar. Etudes Nigériennes, Niamey 1963 100 p. ronéo.
- 12 - NIVON - Rapport 1955 sur les Nomades du cercle de Tillabéry. Rapport ronéoté, poste d'Ayorou.
- 13 - RAULIN H. - Rapport provisoire de la mission d'Etude des Régimes Fonciers et des Structures socio-économiques de la République du Niger. Niamey, IFAN, 1961, 93 p. ronéo.

- 14 - RECEVEUR - Hydraulique Pastorale : Bases d'une politique de l'eau en zone sahélienne. Niamey, septembre 1960.
- 15 - REEB - Les noirs au sein de la Société Touarègue (Soudan - Niger) Conférence CHEAM 1948, 25 p. Doc. N° 1291.
- 16 - ---- - Les IKLAN ou les TOUAREG noirs. Archives du cercle d'Agadez.
- 17 - RIOU - Compte-rendu de tournée, cercles Tahoua, Agadez, subd. Dakoro, - 6 janvier-12 Mai 1960, notes dactylographiées, 44 pp. Niamey, 1960.
- 18 - ---- - Etude d'un règlement des contestations entre Touareg du cercle de Téra et leurs anciens BELLA sur la propriété des troupeaux confiés à ces BELLA par leurs anciens maîtres. Niamey 1962.
- 19 - SELIER - Note sur l'histoire et le peuplement du cercle de Niamey - Archives du cercle de Fil ingué.
- 20 - UNESCO - Nomades et Nomadismes en zone aride. Rev. Intern. Sciences Sociales Vol.XI n° 4-1959.
- 21 - UNESCO - Nomades et Nomadismes au Sahara. Paris, 1963, pp. 195.
- 22 - URVOY Y. - Histoire des OULLIMINDEN de l'Est. Bull. Com. Hist. Scient. AOF, Tom XVI, 1953, pp. 66-97.
- 23 - XXX - Rapport 1947 sur le groupement TINGUEREGUEDECH. Rapport dactylographié, poste de Bankilaré.

. . . . .

T A B L E   D E S   C A R T E S   E T   F I G U R E S

Frontispice : Installation du campement chez les Bella IBOUROUBAK,  
à l'Est d'Ayorou, en Novembre 1962. Au premier plan,  
lit démonté et poteaux sculptés (EHÉL P1 IHÉLLEN)  
Derrière, la tente de peau pliée.

Fig. 1: Localisation des campements étudiés..... p. 6 - 7

Fig. 2: Transhumance vers les terres salées des principaux  
groupes de l'Azawak..... p.14 -15

Fig. 3: Types de transhumance dans l'Ouest du Niger..... p.16 -17

Fig. 4: Bella IBAWAN creusant un puisard aux environs de  
Bankilaré..... p.20 -21

Fig. 5: EKARBANEN, habitat semi-permanent des IBOROLITEN  
près de Fono..... p.20 -21

Fig. 6: Abreuvement au puits d'Oumkwatta..... p.20 -21

Fig. 7: Bovins mangeant de la terre salée aux environs  
de Beibaten..... p. 20-21

Fig. 8: Bella semi-nomades vendant du mil en grains,  
marché d'Ayorou..... p. 58-59

Fig. 9: Bella sédentaires vendant du mil en gerbes,  
marché d'Ayorou..... p. 58-59

Fig.10 Greniers de l'homme (AGUERID) et de la femme  
(SOKRAT) dans un champ à l'Est d'Ayorou..... p. 58-59

Fig.11 Tente sur un champ de mil, près de Teguey..... p. 58-59

Fig.12 Plan schématique du marché d'Ayorou..... p. 66-67

(Photos E. BERNUS, clichés IFAN-NIGER)

. . . . .

T A B L E D E S M A T I E R E S

<u>Chapitre I</u> -	But, méthodes et calendrier de l'enquête .....	1
	Liste des groupes et campements étudiés .....	5
<u>Chapitre II</u> -	Introduction - Généralités .....	7
Chapitre III -	Les différents types de transhumance .....	11
	Les purs nomades .....	12
	Les nomades cultivateurs .....	16
	Les semi-nomades .....	18
	Les sédentarisés .....	22
Chapitre IV -	Les différentes classes de la société Touarègue ,	25
	Leur évolution et les conflits qui en résultent .	27
	L'évolution démographique des différentes clas-	27
	ses .....	
	Quelques caractéristiques socio-économiques .....	31
	L'évolution ; les conflits qui en résultent .....	37
Chapitre V -	L'adaptation économique .....	45
	Imajeren et Imrad .....	45
	L'économie des Iklan .....	53
Chapitre VI -	Les problèmes du Sahel .....	71
	Conflits au sujet des terres .....	72
	Conflits au sujet des dégats causés aux cultures.	74
	Terrains mis en culture autour des points d'eau .	75
Chapitre VII -	Conclusions .....	78
Bibliographie et documents cités .....		84
Table des cartes et figures .....		86

.....

ETUDES NIGERIENNES

---

1. In Memoriam Ch. Le Coeur Epuisé
2. URVOY : L'Art dans la Colonie du Niger
3. M. DUPIRE La place du Commerce et des  
Marchés dans l'Economie des Bororos.
4. S. VIANES-BERNUS Mouvements de marchandises  
au Ghana.
5. H. RAULIN Rapport provisoire, mission 1961 Diffusion limitée  
remplacé par le n° 12 Epuisé
6. M. DUPIRE Les facteurs humains de  
l'Economie Pastorale

A paraître en 1963

7. J. NICOLAISEN Structures politiques et sociales  
des Touareg de l'Aïr et de  
l'Ahaggar.
  8. G. NICOLAS Notes ethnographiques sur le terroir  
l'agriculture et l'élevage dans  
la vallée de Maradi.
  9. E. BERNUS Quelques aspects de l'évolution  
des Touareg de l'Ouest.
  10. C. PIAULT Contribution à l'étude de la vie  
quotidienne de la femme Maouri.
  11. S. BERNUS Niamey, Population et Habitat.
  12. H. RAULIN Techniques et bases socio-économiques  
des sociétés rurales du Niger  
occidental et central.
  13. M.H. PIAULT Populations de l'Arewa :  
Introduction à une étude régionale.
  14. H. RAULIN Enquête socio-économique rurale 1961-1963
- 

Contribution à la diffusion : 5 francs ou 400 francs CFA.

s'adresser : -

- Etudes Nigériennes - Bibliothèque de l'IFAN, Niamey
- Base IFAN, Niger - Musée de l'Homme, Paris 16°